

CINÉ MAGAZINE

24 MAI 1934

1^{fr}50

TOUS LES JEUDIS



Janine Merrey
dans
l'Oncle de Pékin
(PROD. LUNA-FILM)

LES POTINS DE LA SEMAINE

MARIE GALANTE

Jacques Deval, l'auteur de l'admirable *Prière pour les vivants* est parti dernièrement pour Hollywood, afin de surveiller la mise à l'écran de son roman *Marie Galante*, réalisé par une firme américaine avec le concours d'artistes français.

Mais nous savons que Jacques Deval ne restera pas longtemps là-bas. D'abord parce qu'il n'attache qu'un intérêt assez restreint à ce film ; enfin parce qu'il travaille lui-même à une adaptation scénique de *Marie Galante*, musique de Kurt Weill.

Marie Goualante...

L'INDÉPENDANCE de la PRESSE

1^{er} épisode :

Minuit. Deux amis sortent d'un cinéma d'exclusivité situé entre l'Opéra et la Madeleine. Naturellement, ils en viennent à parler du film, à la projection duquel ils ont assisté.

— Un vrai chef-d'œuvre, murmure le premier, et cette actrice, " la révélation de l'année ".

L'autre ne répond rien, mais tout, dans sa mine, laisse voir qu'il ne partage aucunement l'enthousiasme de son ami. Ce que voyant, celui-ci répond : — Quoi... tu ne lis donc pas les journaux ?

2^e épisode :

Un auteur dramatique, au nom... encyclopédique, venu à la critique de cinéma comme quelques autres, avait sollicité, il y a environ six mois, un de nos meilleurs metteurs en scène, si ce n'est le meilleur, pour porter à l'écran une de ses pièces, jouée dans un théâtre proche du pont de l'Alma.

Après quelques semaines de pourparlers, l'affaire ne se fit pas, le réalisateur en cause ayant montré peu d'enthousiasme pour la pièce...

Il a réalisé, depuis, un film, sorti récemment, encensé par l'unanimité de la critique. L'unanimité moins une voix : celle de l'auteur-dramatique-critique-de-cinéma qui, dans un hebdomadaire au titre républicain, vient de se livrer à un éreintement en règle.

C'est tout.

(à suivre... probablement).

TOUJOURS ELLE

Qui ? Mais la vieille connaissance de tous les cinéastes, leur *bête noire*, comme dirait Stève Passeur, dame Anasthasie, soi-même, qui, en l'espace de quinze jours a trouvé moyen d'interdire : l'inoctensive *Banque Nemo*, *La maison des Rothschild* et *Je suis une espionne* ; le premier en prétextant l'inopportunité du film, le second sur l'intervention directe de la célèbre famille, le troisième par " raison diplomatique " (qu'en termes élégants...). Trois films en quinze jours : un record.

Et ce n'est pas fini, paraît-il ; car tout se tient. Si nos renseignements sont exacts l'organisme de la rue de Valois a reçu des ordres extrêmement sévères du Ministère des Affaires étrangères concernant *Le dernier milliardaire*, de René Clair...

Ah ! qu'il fait donc bon vivre dans " cette dernière tranche de la liberté " (Daladier dixit).

CHÈQUES SANS PROVISIONS

Il semble qu'on généralise un peu trop depuis plusieurs mois, le système de financement des films par les directeurs eux-mêmes, sur le vu d'un titre, d'un nom de réalisateur ou de vedette. Cette bizarre coutume a déjà entraîné la débâcle de plusieurs producteurs. Voici qu'on annonce aujourd'hui les difficultés dans lesquelles se débat le directeur d'une jeune firme, dont la mégalomanie, jointe à son sens assez particulier des affaires gagées à 90 % sur le crédit, est seule responsable de l'état critique où il se trouve.

C'est ainsi qu'il entreprit l'an dernier deux films, dont l'un très important, sans argent liquide ou presque, et qu'un troisième film, dont le premier tour de manivelle devait être donné ces jours-ci est remis à une date indéterminée, par suite de l'envoi, en douceur, de quelques chèques sans provision...

OH... PUDEUR

Vous connaissez sans doute ces larges et profonds fauteuils de cuir appelés " clubs ", fort en vogue dans plusieurs salles d'exclusivité ?

Le directeur de l'une d'elles avait eu, dernièrement, du moins le croyait-il, une idée de génie. Il imagina de faire construire des fauteuils identiques, non pas pour une personne, mais pour deux ! La commande passée, il se frottait déjà les mains, quand la Préfecture de police, prévenue ou ne sait comment, s'alarma.

Sans doute craignait-elle que chaque couple, dans son fauteuil-canapé, profitant de l'obscurité complice, contemplât d'un œil un peu trop distrait par autre chose, le film se déroulant sur l'écran. Bref, la pose de ces fauteuils-innovateurs fut purement et simplement interdite.

Et voilà pourquoi, au grand désespoir de notre directeur, délaissant les Champs-Élysées, les amoureux " poussent " maintenant jusqu'aux bois de Saint-Cloud et Viroflay par les soirs étouffants d'été...

CHIFFRES

Un curieux procès vient d'opposer un dramaturge, qui n'est plus un enfant, à une grande firme franco-américaine, laquelle avait jugé bon de se passer subitement de ses services. Quelques chiffres, que le dit procès

nous a donné l'occasion de connaître, nous permettent de mieux comprendre les raisons des embarras financiers actuels de la majorité des maisons de production française.

Les voici : aux termes même de son contrat, l'homme de théâtre " Directeur du département littéraire " (1 ? 1 ?) devait toucher : 12.500 francs par semaine pour le premier trimestre après la signature du contrat ; 18.750 durant le second trimestre ; 25.000, toujours hebdomadaire, passé ce semestre ! Une paille.

Il est vrai que la même maison s'attacha certain ex-chansonnier, devenu jeune premier de cinéma, aux appointements formidables de un million par an !

Etonnez-vous après cela que de telles maisons soient guettées par la faillite !

LA MOUCHE DU COCHE

Tel acteur de théâtre, natif de Saint-Quentin et que frise la... cinquantaine avait réussi à se faire décerner le titre pompeux de *directeur de production* dans un film tiré, le fait assurément n'est pas banal, d'une pièce de théâtre. Inutile de dire qu'il encombra tout le monde sans profit aucun pour personne.

Un soir, après une journée de studio, les artistes et l'état-major du film se rendent à la projection, voir les bouts de la veille. L'obscurité se fait, les premières images se déroulent, quand tout à coup, on voit notre " directeur de production " bondir sur son fauteuil : — Quelle est cette scène, hurle-t-il, hors de lui.

— Mais vous savez bien, voulut dire le metteur en scène...

— Je vous demande quelle est cette scène et quand vous l'avez tournée...

— Mais... hier...

— C'est faux... je n'ai pas quitté le studio de la journée... Or, je puis vous assurer, que cette scène n'a pas été enregistrée en ma présence...

L'homme réfléchit, puis soudain se frappe le front.

— J'y suis, dit-il, c'est encore cet idiot d'opérateur qui aura laissé son objectif ouvert pendant l'heure du déjeuner !

LES FILMS DE LA SEMAINE

- L. Malvy. Le congrès s'amuse.
- Edouard Herriot. Prisonnier de mon cœur.
- Germain-Martin. Chercheuse d'or.
- L. Proust. Bibi l'épuré.
- Patenôtre. La voix du métal.
- H. Deibler (surmené de travail). La " veuve " joyeuse
- L'HOMME INVISIBLE.

CINÉ-MAGAZINE

14^e ANNÉE — HEBDOMADAIRE

Directeur : ANDRÉ TINCHANT

Fondateur : JEAN PASCAL

ABONNEMENTS

Tous nos abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES : Un an, 65 fr. — Six mois : 35 fr.

ETRANGER (pays ayant adhéré à la Conv. de Stockholm) Un an, 80 fr. — Six mois, 45 fr.

— (pays n'ayant pas adhéré)..... Un an, 100 fr. — Six mois, 55 fr.

Paiement par chèque ou mandat-carte. Compte de chèques postaux : Paris 1767-95

Bureaux : 9, rue Lincoln, Paris (VIII^e). Téléphone : Balzac 24-87.

Secrétaire Générale : Yvonne IBELS

Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de la Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX^e)



MARIE BELL

MARIE BELL fut plusieurs fois princesse. Elle le fut par un certain caprice dont Albert Pré-jean fut le bénéficiaire, elle le fut pour une dramatique vengeance dont Victorien Sardou avait écrit la laborieuse machination. Elle fut même reine d'Espagne en jouant *Ruy Blas* sur la première scène française. Après *Caprice de Princesse* et *Fédora*, nul doute que l'écran lui apporte d'autres rôles semblables dans lesquels semblerait, à merveille une certaine noblesse native qu'elle sait, en d'autres temps, si bien abandonner.

Sans doute n'a-t-elle pas trouvé tout de suite le style qui convenait à l'optique de l'écran. Certaines de ses créations, empreintes d'une raideur toute théâtrale, auraient dû être plus vraies et plus émouvantes, mais certaines autres lui furent si favorables que, d'un élan spontané et enthousiaste, le public adopta Marie Bell pour une de ses enfants les plus chéries.

On peut même penser que les défauts et les faiblesses de Marie Bell la faisaient aimer davantage de ce grand public que bouversent les sombres drames, que secouent les expressions angoissées d'un visage pathétique, qu'émeuvent les regards traqués d'une âme à la dérive. Tant de fois Marie Bell dut prendre ce masque tragique — *L'Homme qui assassina*, *L'Homme à l'Hispano*, *Fédora* — pour ne marquer que quelques titres, qu'on aurait pu croire qu'elle n'en avait pas d'autre, ou qu'il était le reflet de sa véritable nature.

Mais lorsqu'on a connu d'elle un aspect si violemment opposé, lorsqu'on a su qu'elle pouvait rire d'un rire en cascade dont l'éclat « frisait » l'insolence, qu'elle pouvait être provocante et coquette, meneuse de jeu au lieu d'être victime, on a éprouvé une sorte de soulagement immense et on s'est pris à aimer davantage ses yeux qui savaient rire, ses sourires qui avaient perdu toute amertume et tout dégoût de la vie.

Ce visage inattendu devenait si séduisant que, malgré peu de rôles de ce genre, le public aurait voulu lui en voir attribuer de semblables. Deux films contribuèrent largement à son succès. Films qui furent accueillis avec un tel enthousiasme que, même

assez lointains, ils sont encore présents à toutes les mémoires. *La nuit est à nous* et *La Folle aventure*. Ce dernier étant accueilli avec une joyeuse humeur qui donnait de l'esprit à tous ceux qui le voyaient et qui répétaient à la ronde, parlant du très sympathique couple Marie Bell-Jean Murat, que cette fois la nuit n'était pas à nous mais bien à eux.

A ses débuts au cinéma, c'est-à-dire pour l'écran muet, Marie Bell joua Marie Wodzinska, la douce amie promise à l'amour de Frédéric Chopin. Conforme à la vérité historique *La Valse de l'Adieu* la voyait épouser un autre que son génial ami. Le cinéma ignorait le « happyend ». Ce fut, et il est assez curieux de le constater, le seul rôle de jeune fille qu'elle eut à interpréter. On voit mal Marie Bell en jeune fille. Les rôles de jeunes femmes tristes ou gaies, indépendantes ou en tutelle, lui conviennent mieux. Elle fut selon le choix de M. Edouard Herriot lui-même, la divine Juliette : *Madame Récamier*. Elle fut aussi une Suzanne fort malicieuse et dévouée dans *Figaro*.

Plus près de nous, très près même, elle est la partenaire de Constant-Rémy dans *Poliche*, pour lequel elle donne le meilleur d'elle-même. Jacques Feyder fit d'elle ce double personnage de Florence et Irma dans *Le Grand Jeu*, avec lequel le public, très prompt à l'oublier, apprend que le cinéma peut être un art français grâce à d'habiles et talentueux animateurs.

Poliche et *Le Grand Jeu* prouvent d'une façon éclatante que Marie Bell doit et peut donner beaucoup à l'écran français. Si on sait se souvenir de l'interprétation magistrale qu'elle fit de *La Francerie* où elle fit preuve de tant de cranerie désinvolte, de tant de fantaisie et de brio dans le rôle de Paul, l'adolescent, on comprendra enfin que le talent de Marie Bell est assez étendu et assez souple, pour ne pas confiner cette artiste consciencieuse, éprise de son art, dans des caractères établis à l'avance et dont elle s'évade avec une joie non dissimulée. Sa nature de femme jolie et élégante, intrépide et courageuse, sa nature d'artiste sincère méritent une sélection dans les rôles qui lui sont offerts.

Arlette JAZARIN.



MUSIC-HALL et

Chercheuses d'Or, Prologues, Wonder Bar, Carioca, Le Tourbillon de la Danse: l'Amérique nous comble de films sur le music-hall et ses coulisses. A vrai dire, dès le début du parlant, nous en avons connu l'attrait et le pittoresque : un des premiers « talkies » fut ce **Broadway Melody** où s'était révélée Bessie Love, aujourd'hui si lointaine. Mais le point de perfection nous fut donné par **Quarante-deuxième Rue**, qui nous montrait l'histoire d'une revue, avec ses difficultés, ses intrigues, ses drames, et les angoisses du dernier moment ; nous voyions ensuite cette revue montée et jouée. On avait atteint là, par la simplicité et la vérité du ton, une humanité véritable. Ce n'était, hélas ! qu'un éclair, les œuvres ultérieures nous font désespérer de revoir une pareille réussite.

On dirait maintenant que toute l'ambition du scénariste et du metteur en scène se borne à chercher des effets qui « en mettent plein la vue » ! Il ne s'agit dès lors que de trouver de jolies filles et deux ou trois clous luxueux. C'est le choix de ces clous qui se montre fort sujet à caution : y a-t-il, en Amérique, des trouveurs de tableaux sensationnels comme il y a des trouveurs de gags ? S'il en est ainsi, ces spécialistes font preuve d'une assez étrange débauche d'imagination. **Chercheuses d'or**, qui nous donna l'amusante scène des violons lumineux et de gracieuses images d'un jardin nocturne, nous apportait aussi une trouvaille un peu dure à ...assimiler : « Remember the forgotten men », le thème du dernier tableau, était prétexte à un long défilé de soldats blessés, hagards, sanglants — évocation de la guerre assez inattendue en la circonstance. Ensuite, un jeu d'ombres chinoises nous faisait voir ces mêmes soldats, à l'arrière plan, monter et descendre en mesure des escaliers, le fusil sur l'épaule, tandis qu'un groupe de femmes accroupies gémissait harmonieusement. **Prologues** fut plus modeste : sur le motif **By a waterfall**, il nous montrait d'assez originales évolutions nautiques et de sculpturales sirènes. Le départ des matelots et leur embarquement chorégraphique n'étaient peut-être pas du meilleur goût, mais enfin on pouvait l'admettre. D'autant que, dans ce film comme dans le précédent, il y avait encore une ébauche de scénario, un essai de psychologie, très sommaire, certes, mais sympathique. **Chercheuses d'or** nous avait introduit dans la bohème des danseuses, **Prologues**, reflet de **Quarante-deuxième Rue**, contait les mésaventures d'une revue et l'idée initiale était assez

On peut reconnaître, dans notre montage photographique et de gauche à droite, des scènes de : *Prologues*, *Kid from Spain*, *Wonder bar*, *Chercheuses d'or*, *Carioca* et une autre scène de *Prologues* (photos Warner Bros et R. K. O.).



MÉGALOMANIE

heureuse. De ces tentatives, rien ne subsiste chez les derniers venus — si ce n'est, dans **Dancing Lady** un nouvel aspect de Joan Crawford animant une suite de longues scènes assez décolorées.

Wonder Bar est sans doute le meilleur exemple de ce que peut donner une formule trop exploitée et qui se corrompt : le scénario n'est plus qu'un prétexte, les héros, des fantoches ; mais nous sommes comblés de chants, de danses, de mise en scène et de mauvais goût. Les artistes ont connu de meilleures heures. Dans la quelconque mondaine, amoureuse d'un gigolot désuet, qu'incarne Kay Francis on ne retrouve pas l'éclat de **Trouble in Paradise** ; Dolorès del Rio nous fait souvenir d'un temps où elle fut émouvante, et Ricardo Cortez, d'une époque assez proche où il était vivant. Il n'est pas jusqu'à Al. Jolson qui ne nous ait paru plus humain dans cet antique **Chanteur de Jazz**, maintenant bien oublié. A vrai dire, ils n'ont, tous ou presque, qu'à prodiguer leur souplesse et leur voix. Et puis, l'essentiel, ce n'est pas eux, mais les décors du **Wonder Bar**, dont vraiment on serait mal venu de se plaindre, puisqu'ils ne nous offrent cette fois rien moins que le Paradis !

Le Paradis des nègres, c'est entendu. Tout de même, on se souvient que l'Amérique a fait **Hallelujah** ! Mais, dira-t-on, s'il s'agissait alors de montrer l'âme d'une race, il ne faut plus maintenant chercher qu'à s'amuser. D'accord, reste à savoir si c'est drôle. Le nègre Al Jolson monte au Paradis sur sa mule : l'idée était assez plaisante. Mais, dès qu'il a pénétré dans la demeure éternelle, tout devient d'une attristante banalité : depuis la robe blanche et les ailes sur le dos, jusqu'au tramway céleste et aux côtelettes pendues aux arbres. Et le chœur des bienheureux qui chante en se balançant, et la mule avec ses ailes ! Quand on s'attaque à certains thèmes, on se met en frais d'imagination, à moins d'un excessif amour du ridicule. Le Paradis de **Liliom** est un ressort dramatique de l'action, et l'auteur a cherché quelques idées neuves. Il n'y a rien ici que de trop prévu.

La folie des grandeurs, sans doute, étouffe ceux qui bâtissent de telles œuvres ; ou la folie de l'excentricité — on pense aux girls sur avions de **Carioca**. C'est un mal comme un autre et le music-hall est là pour y satisfaire — c'est même sa raison d'exister. Tout de même, dans le choix des sujets et la manière de les traiter, on aimerait voir un peu plus d'élégance. Si cela va bien, nous ne désespérons pas de voir l'incendie de Rome et les chrétiens livrés aux fauves avec un essaim de jolies martyres. Le music-hall, succédané des images d'Epinal et du Musée Grévin : Pourquoi pas ?

Henri AGEL.



GRETA GARBO

ET SES METTEURS EN SCÈNE

gues, dans *Anna Christie* une ou deux images. Cl. Brown nous fit espérer de plus profondes résonances. Hélas ! *Romance, As you desire me* furent rétrogrades. On attendait toujours quelque chose d'autre : *La Reine Christine* vient de nous l'apporter. Rouben Mamoulian, son auteur, qui, dans *Cantique d'Amour*, nous avait livré un visage de Marlène Dietrich d'une pureté plus émouvante que sa face tourmentée d'autres heures, a su nous donner de celle qu'on voulut faire sa rivale une image enfin fidèle.

Ce n'est pas que le film ait par lui-même de ces qualités qui s'imposent. Même, la valeur plastique de *Song of the songs* était plus sensible. Mais ce qui demeure acquis, c'est ce que Mamoulian a voulu, a pu faire exprimer à Greta Garbo. On s'est plaint que le personnage de la célèbre reine ne fût pas entièrement respecté et qu'un trait de caractère ou un détail physique eût été négligé. Il serait bon d'en finir une fois pour toutes avec ces critiques et de bien se persuader que, le cinéma n'étant pas une classe d'histoire, on y vient chercher un plaisir esthétique, non pas une documentation exacte. En l'occurrence, le metteur en scène s'est servi du sujet pour faire jouer, dans sa plénitude, la sensibilité d'une grande artiste. En est-il beaucoup d'autres qui auraient su si profondément exprimer à la fois la tendresse d'une femme et la grandeur d'une reine ? Les qualités de Greta Garbo se prêtaient aussi bien à rendre la révolte d'une âme généreuse devant la guerre qu'on lui proposait de poursuivre que l'effusion secrète de cette âme dans son bonheur caché. Là surtout, elle fut émouvante : la scène où, errant dans la chambre, elle touche et contemple avec une tendresse mélancolique tous les objets témoins de ces instants heureux, pour les graver dans sa mémoire, est une des plus belles qu'elle ait jouées. Sa ferveur se fait si discrète et comme si craintive, elle suggère tant de nuances sans appuyer sur rien. Mais, loin de sacrifier à ces impressions doucement sensuelles, le réalisateur a souligné tout ce que comportait d'intellectuel un tel rôle.

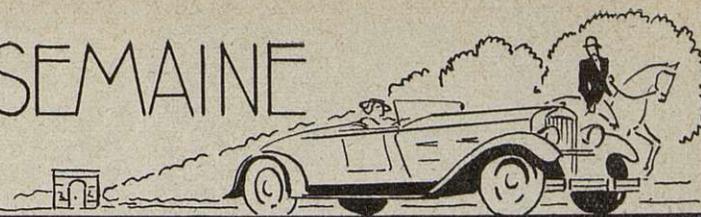
Ce qu'on sait de la reine Christine et le caractère même du rôle exigeaient une simplicité absolue. Rare vertu chez les stars d'Amérique. Un certain maniérisme vient toujours gêner leurs plus belles attitudes. Mamoulian sut créer une Greta aussi dénuée de pose que le demandait son personnage. "Sophisticated" dans *Mata-Hari* ou d'autres films, quand son metteur en scène lui imposait ce genre, elle est ici d'une merveilleuse sincérité. Son jeu est si naturel, si limpide qu'il semble parfois que dans cette *Reine Christine* — pourtant assez différente d'elle — demeure un peu de l'âme de Greta Garbo.

H. A.

DEPUIS dix ans que son doux sourire mélancolique éclaire tous les écrans du monde, depuis dix ans qu'elle passe un peu mystérieuse et souvent méconnue — on a dit sur son compte tant de sottises ! — Greta Garbo a été grande dame, aventurière, actrice en maintes occasions, une fois prostituée. On l'avait crue d'abord perverse et on voulut en faire une femme fatale : Fred Niblo lui fit tourner *La Tentatrice*, titre assez suggestif — et Clarence Brown *La Chair et le Diable*. On reconut entre temps qu'elle était sensible et intelligente. *Anna Karénine, Intrigues, Terre de Volupté* lui fournirent l'occasion de trois compositions remarquables. *Intrigues* surtout, de Cl. Brown fut un enchantement. Pour la première fois, on y voyait une Greta sincère et humaine dont le jeu sobre et vrai atteignait à une très grande pureté dramatique. Vers cette époque, Jacques Feyder lui offrit dans *Le Baiser* une création très personnelle. Puis ce furent d'inégales fortunes : *Anna Christie, Romance*, de Cl. Brown, *Mata-Hari, Courtisane, Grand Hôtel* d'Edmund Goulding, le réalisateur d'*Anna Karénine, As you desire me*, théâtre filmé, tiré de Pirandello. Greta Garbo restait égale à elle-même, mais on avait l'impression que ses metteurs en scène n'en tiraient pas tous les accents qu'elle aurait pu donner.

Jacques Feyder, trop séduit par l'intelligence de Garbo, avait sacrifié sa douceur au profit d'une psychologie assez subtile. De là, une certaine sécheresse dans cette composition, plus cérébrale que proprement humaine. La plupart de ses autres animateurs, quand ils n'avaient pas insisté sur le charme particulier de sa sensualité, en avaient fait une héroïne un peu en dehors du monde, par sa liberté d'allures, son indépendance, l'espèce de défi qu'elle porte aux lèvres et dans les yeux — mêlé à une si lourde lassitude. Edmund Goulding se fourvoya en faisant interpréter le rôle de la danseuse russe de *Grand Hôtel* à la secrète Greta. Une scène pourtant du film restait inoubliable : celle où la jeune femme sentait un grand amour naître en elle pour l'aventurier. Ainsi, parmi tous ces films, naissait ça et là quelque réussite : la mère et l'enfant, dans *Anna Karénine*, la maison de santé, dans *Intri-*

LA GRANDE SEMAINE de Paris



EN attendant l'Exposition Internationale de 1937, enfin votée par le Conseil municipal, Paris va avoir la Grande Semaine artistique, sportive et amplement pourvue de réjouissances populaires, à dater du 16 juin prochain.

C'est afin d'encourager le tourisme agonisant, ainsi que le commerce parisien, lequel également est à bout de souffle, que cet assez vaste effort d'ensemble vient d'être définitivement mis au point.

Hélas, trois fois hélas ! Pourquoi faut-il que ce qui dans le domaine sportif, par exemple, apporte tant d'espoirs à ses promoteurs, nous cause, à nous, fervents de l'écran, la peine amère en même temps qu'un véritable sursaut de révolte ?

Mais, pour plus de clarté, examinons d'abord la nature des réjouissances et des fêtes de cette grande semaine, placée sous le triple signe de l'Art, du Sport et de l'Élégance.

Nous voyons que figurent au calendrier, entre autres : un rallye automobile, une fête de l'eau, un gala des sports, un autre d'élégance, un festival de musique, un tournoi d'escrime, de grandes fêtes champêtres, etc., etc... D'autre part, nous apprenons que, désireuse de se joindre à cet effort, la majorité des directeurs des plus grands théâtres de la capitale a décidé de ne pas effectuer de clôture annuelle avant la fin juin : et ceci, alors que la plupart de ces établissements viennent de subir une saison absolument désastreuse, unique dans leurs annales !

Et le cinéma, direz-vous.

Justement. De cinéma, il n'en est aucunement question, du moins officiellement. On nous a vaguement parlé d'un ou de deux films qui seraient projetés, grâce à une initiative privée dans une salle quelconque de Paris, mais c'est tout.

On avouera que c'est peu.

Ainsi, voilà une industrie qui fait vivre des dizaines de milliers de travailleurs et qui plus est, se double d'un art aux possibilités infinies, dont l'influence sur notre vie quotidienne et même sur tous les autres arts est, chaque jour, plus grandissante, à peu près absente d'une manifestation d'une telle ampleur ! On se demande si l'on ne rêve pas et si, vraiment, il existe encore une Chambre syndicale de l'industrie cinématographique, ou s'il s'agit tout simplement d'un mythe. Convenez que la seconde hypothèse, en l'occurrence, est plus vraisemblable !

Que n'a-t-on compris en haut lieu que cet afflux de touristes qui ne va pas manquer de se produire, c'était enfin l'occasion tant cherchée de faire connaître le film français aux spectateurs étrangers. Nous exportons très peu (et quels films !) tout le monde sait cela. Or, pour une fois où il ne s'agissait

même pas d'aller vers d'autres peuples, puisque ceux-ci viennent à nous, nous ne trouvons qu'à nous croiser les bras ! C'est véritablement à désespérer de voir les dirigeants actuels de l'industrie cinématographique comprendre un jour quelque chose à quoi que ce soit.

Il ne s'agit pas, dans notre pensée, de voir la corporation du film se lancer dans des initiatives d'un coût de réalisation exagérément élevé. Nous savons que, présentement, elle n'en a pas les moyens. Mais, par exemple, profitant de cette semaine de festivals, était-il donc si difficile de s'entendre afin d'organiser une grande semaine du film français durant laquelle toutes les salles d'exclusivité de la capitale eussent passé exclusivement des films de chez nous, choisis parmi les meilleurs du moment, ainsi que les plus représentatifs d'un passé encore récent ?

L'instant apparaissait on ne peut mieux choisi : n'assistait-on pas, actuellement, à une sorte de renouveau inespéré du film français et ne pouvait-on attendre le 16 juin pour déclencher avec ensemble une

ou,

UNE FOIS DE PLUS

offensive de grand style en faveur du film national avec *Le Grand Jeu, Le Dernier milliardaire, Lac-aux-Dames, Jeunesse, Liliom*, œuvres de valeur inégale, certes, mais toutes intéressantes à plus d'un titre. N'aurait-on pu les

épauler par quelques classiques de l'école parlante française : *Sous les Toits de Paris, Le Million, A nous la Liberté, La Chienne, La Petite Lise, Jean de la Seine, La rue sans nom, La Maternelle*, etc...

Toutes œuvres qui auraient fait comprendre à nos visiteurs — et sûrement aimer — un cinéma spécifiquement français avec toutes les qualités propres à notre race.

Au lieu de cela, rien. Pas même l'ombre d'une initiative, si faible soit-elle.

Si, pourtant, une crainte affreuse, terrible : quelle va bien pouvoir être la nature des films que nos producteurs à courte vue vont consentir à « sortir » en juin prochain ? Quelle impression emporteront les touristes étrangers de ces vaudevilles militaires à caleçons et à quiproquos pénibles, par quoi ils ne pourront manquer, sera-ce leur faute, de se représenter tout le cinéma français ?

Quand donc comprendrons-nous le mot PROPAGANDE et cesserons-nous de le regarder comme un article d'importation ?

Jean VALDOIS.

Dernière heure. — On annonce que, probablement, une projection de film, on ne spécifie pas lequel, sera donnée dans le jardin des Tuileries. Est-il besoin d'ajouter que cela ne modifie en rien tout ce qui précède ?

LE CINÉMA A RATÉ LE COCHE

Comment la Camera voit le pôle et ses habitants



LORSQUE le cinéma muet nous donna il y a dix ans **Nanouk l'Esquimau**, le film fut accueilli dans le monde entier avec une grande joie. Ce spectacle, offert par le septième art, était si nouveau, si nouveaux les visages agrandis par l'écran, si nouveaux les mœurs, les sites, l'atmosphère, le soleil glacé, l'édification de l'igloo, les corps nus dans les fourrures, les chiens sous la neige, les harpons lancés aux phoques, les sourires sur les dents magnifiques, la famille pullulante qui entre tout entière dans le minuscule kayak, que ce fut pour tous les spectateurs étonnés un véritable émerveillement.

On sait ce qu'il advint du malheureux Nanouk que l'Amérique imprudente avait voulu accaparer. Nanouk, fait pour l'immensité polaire et les glaces ensoleillées, mourut misérablement à New-York dans l'impossibilité absolue de s'adapter à une vie et un pays qui n'étaient faits pour lui. Mais son souvenir est resté avec l'admiration qu'avait conçu le monde pour son rude et bienveillant visage de chef.

Voici deux ans, une maison productrice exhuma le même film qu'elle fit sonoriser et commenter. La

bande n'avait pas vieilli. Le Groenland ne connaît point de mode et les habitants des régions glacées semblent avoir des mœurs durables autant que le monde. Les beaux films documentaires des expéditions Byrd ou Shackleton, pour intéressants qu'ils furent, ne connurent point un succès semblable à celui de ces quelques épisodes de la vie de Nanouk.

Vint **Igloo**. On n'a point suffisamment parlé de cette fresque grandiose à la gloire des tribus esquimaux. **Igloo** était magnifique, tant par ses images, que par ses inconscients interprètes, que par son inspiration. **Igloo** apportait quelque chose de plus que ne l'avait fait **Nanouk**. Avec **Nanouk** le spectateur émerveillé suivait l'Esquimau dans sa vie nomade, d'un igloo à l'autre igloo, apprenait certains détails pittoresques de la vie des Esquimaux, en décelait toute la rudesse et la difficulté. Avec **Igloo**, il participait à la vie même de la tribu, sa vie profonde et instinctive, réglée par des dogmes inchangeables, imposés par d'implacables lois : la vie et la mort. Il pouvait connaître alors la simplicité de l'âme esquimau, sa grandeur devant l'inévitable, sa droiture et sa beauté.

Je n'ai jamais rencontré à l'écran rien de plus grand et de plus poignant, de plus noble dans sa simplicité, que le visage du vieux chef de tribu, trop âgé pour suivre la colonie errante et qui voit le visage des siens pour la dernière fois. Ses regards mouillés, son sourire d'une si noble tristesse pourraient être une magistrale leçon pour les occidentaux que nous sommes et dont le frénétique attachement à la vie efface trop souvent la grandeur de la mort.

Après avoir familiarisé le public avec la vie extérieure de la tribu, voilà que soudain le cinéma ouvrait la porte de l'igloo et, non content de nous initier à cette vie primitive, il nous initiait aussi à la vie intérieure de la tribu, il nous faisait connaître son âme fière et sans détours. Il devait faire plus encore. Il devait nous apprendre à connaître après la tribu, celui qui est son chef, après la collectivité, l'individu. Naquit alors la magnifique histoire de Mala, Mala tueur d'ours et chasseur de phoques, Mala au cœur pur, à l'âme rayonnante, victime de l'homme prétendu civilisé. Mala, dont l'héroïsme est la vie quotidienne, et dont la pureté, pareille à celle de ses glaces natales, ne peut concevoir la duplicité et la méchanceté humaines. Mala, grand enfant magnifique, chef glorieux et splendide, qui inspira Van Dyke avec tant de parfaite beauté.

Van Dyke, un des meilleurs serviteurs du cinéma devait au public et se devait à lui-même d'utiliser un aussi merveilleux sujet. Soucieux de développer la thèse qui lui est si chère, la suprématie de la vie primitive sur la vie prétendue civilisée, la supériorité écrasante de l'homme dont la vie est la seule extériorisation de son instinct sur l'homme dont la vie est la résultante d'erreurs multipliées depuis des siècles, il devait par l'histoire héroï-tragique de Mala fortifier de plus sa thèse et en la fortifiant par l'illustration d'un exemple nouveau, faire l'apologie méritée d'une race, que bien des spectateurs au monde ont été étonnés d'avoir méconnue.

Le public est tant habitué à croire sans vérification ce qu'on lui raconte que la race blanche a toujours considéré les habitants des régions polaires comme appartenant à une race spéciale — ni européenne, ni asiatique — une race un peu écœurante par ses façons de vivre, par les conditions très dures de son existence, une race grasseuse et huileuse aux chevelures répugnantes, à l'odeur nauséabonde, mangeuse de chair crue. Personne jusqu'ici n'avait pensé que cette race puisse avoir une âme, qu'elle soit formée d'individus capables de vivre des tragédies profondes. Personne n'avait songé que leurs dents puissent être magnifiques, leurs yeux émouvants, quelques-unes de leurs femmes très belles et tous leurs hommes valeureux.

Le cinéma se devait de rétablir les choses. **Nanouk**

et **Igloo** prouvaient que les Esquimaux vivent d'effroyables drames : la faim, le froid, la débâcle, la mort. Mais **Esquimaux** prouvait qu'à ces drames, que les hommes des glaces acceptaient comme inévitables, s'ajoutaient ceux que les « civilisés » apportent avec eux dès qu'ils posent le pied sur une terre vierge. Dès lors, Mala, dont l'âme fière et invulnérable ne peut comprendre la trahison, se révèle. Il ne se venge pas, il rend justice.

Au moment où la faillite de notre civilisation est aussi éclatante, à l'heure où toute sa précaire édification craque dans ses bases comme une banquise à la dérive, il serait bon que nous nous retournions vers la pureté rayonnante du pôle, rayonnante par son symbole et par l'âme de ceux qui l'habitent.

Grâce à ces trois étapes successives, **Nanouk l'Esquimau**, **Igloo**, **Esquimaux**, nous n'avions plus guère à attendre des films polaires. Nous avions connu le soleil pâle sur la glace bleutée et sa lumière éblouissante sur la neige éclatante, l'eau glacée et la débâcle, les catastrophes et la désolation. Nous avions connu l'homme, condamné par un destin inexorable à cet enfer glacé, qui sait y trouver des joies et s'y créer un bonheur pur et durable.

Arnold Fanck, le poète-imagier de la montagne, a voulu aussi être le poète des glaces, non plus des sommets neigeux ou des glaciers alpestres, mais du royaume polaire, celui dont l'aridité glacée a toujours attiré les hommes. Il nous a donné **S. O. S. Iceberg**. **S. O. S. Iceberg** n'est peut-être pas la magnifique symphonie polaire que nous attendions. Cependant, malgré les hommes blancs dont la présence a si peu d'importance, seule compte cette étrange contrée, qui semble née de la puissance orgueilleuse d'un dieu qui se plaît à jouer avec les éléments. Cette hallucinante contrée qui prend des formes terrifiantes de montagnes géantes, de blocs titanesques et dont la vie semble réglée sur le rythme de l'éternité.

Arnold Fanck a cependant prouvé la vie de ces monstres glacés, sa transformation progressive et catastrophale. Il a su nous faire suivre la lente agonie des blocs géants, leur désagrégation par la base que les courants plus chauds fondent progressivement. Aucune image n'est aussi émouvante que celle d'un iceberg, privé du poids énorme de sa base glacée, qui chavire lentement, se retourne sur le flan, pareil à un cuirassé frappé à mort.

Les films polaires joignent à de splendides images ce privilège : nous faire percevoir le frémissement d'une vie quasi-imperceptible et par ses terrifiantes révolutions périodiques, nous donner un aperçu de l'inexistence de notre vie devant les desseins impénétrables d'une évolution qui échappe à notre entendement humain.

A. J.



CINQ MILLIONS QUI TOMBENT ? NON ! DES MILLIONS A RÉCUPÉRER...

EN publiant dans *Marianne* un ordre du jour confidentiel de la Commission d'Action Artistique du Comité Cinématographique, ordre du jour qui n'est ni plus ni moins qu'une proposition de la Chambre Syndicale, Henri Jeanson a envoyé un lourd pavé dans la mare.

Sans rapporter ses commentaires cruels pour ceux qu'ils visent, il nous permettra néanmoins de recopier à notre tour ce document.

La commission a émis le vœu que des facilités de crédits soient accordées à une société française constituée sous les auspices et avec le concours de la Chambre syndicale française de la cinématographie et soit mise à la disposition de tous les producteurs français pour la diffusion du film français à l'étranger.

Il a semblé que l'activité de la société pourrait se manifester dans les pays où les maisons françaises ne sont pas actuellement représentées et où elles devraient tenter de placer leurs films. Cette activité pourrait, dès maintenant, être appliquée à la vente de nos films aux Etats-Unis.

La société installerait à New-York une agence d'exploitation dont le budget s'établirait de la façon suivante :

1° Frais d'installation	500.000 fr.
2° a) Remise au producteur par film retenu	20.000 fr.
b) Frais de copie, de transport et de douane	10.000 fr.
c) Frais généraux	20.000 fr.
d) Frais de doublage	150.000 fr.
Total..	200.000 fr.

Soit pour 25 films 5.000.000 fr.

Si, dans un délai de deux ans à dater de l'ouverture du bureau à New-York, le résultat de l'exploitation était déficitaire, la société serait liquidée et l'avance qu'elle aurait obtenue remboursée sur son avoir avant toute autre répartition. Si l'exploitation n'était pas déficitaire, la société rembourserait annuellement suivant les bénéfices qu'elle aurait réalisés.

Les films seront choisis par la commission du cinéma du comité d'action artistique.

Sans doute, dira-t-on, s'agit-il d'une question corporative. Mais elle nous semble trop grave pour que tous les cinéastes n'y apportent point quelque intérêt, et pour qu'elle ne trouve sa place ici.

Nous ne discuterons point sur les chiffres demandés ; nous n'affirmerons pas que cet « à-valoir » de 20.000 francs pour film, obligeamment offert, servira à obliger bien des petits amis ; nous ne chercherons pas davantage si, avec les 150.000 francs prévus pour le doublage d'un seul film, on pourrait aussi bien en doubler deux...

Non ! Nous voulons admettre que les auteurs de ce projet, plus qualifiés que nous, auront à cœur de l'établir dans l'intérêt de tous en général, ce qui signifie aussi dans l'intérêt de personne en particulier.

Et nous voulons applaudir au but de propagande qu'il représente. Mais qu'on nous permette de placer ici une anecdote. Il y a quelques mois fut créée à la Chambre syndicale, une commission de propagande pour le film français, en France et à l'étranger. Quelques cinégraphistes se dévouèrent pour cette tâche ingrate et désintéressée. Ils se réunirent, dénués de tous moyens financiers, car aucun ministère ne

leur offrait cinq millions. Ils parvinrent même à mettre au point un bulletin d'informations et de propagande dont le premier numéro fut tiré. Le « leader » de ce bulletin avait été rédigé avec complaisance par Claude Farrère ; il chantait la gloire du cinéma français d'aujourd'hui, fort différent de l'industrie d'il y a vingt ans, peuplée alors, disait-il, d'individus peu recommandables.

Quel membre influent intervint pour empêcher l'expédition dudit bulletin ? Peut-être un collaborateur cinématographique de Claude Farrère, il y a vingt ans ? Toujours est-il que cette tentative fut ainsi étouffée à sa naissance.

La propagande, on le voit, surtout lorsqu'elle est désintéressée, n'intéresse pas la Chambre syndicale.

Il faut cinq millions. Cinq millions qui tombent !

* * *

Demandez plutôt à la Chambre syndicale de vous indiquer, même sommairement, quelles ont été les exportations de films français à l'étranger l'an passé.

On vous répondra par la négative. On ne sait rien. Vous voyez bien que cette question est d'un intérêt brûlant...

Mais, avant que d'entreprendre, il serait bon de faire le point. On s'apercevrait dès lors que dans les limites des choses réalisables, même sans cinq millions de prébende, il reste encore beaucoup à faire. Il ne faut pas s'étonner que dans le monde entier le film français occupe une place méprisante. Plus d'un pays accepterait nos films en masse si des organismes existaient pour leur diffusion.

Qu'un acheteur étranger se présente et l'on joue à lui demander des sommes invraisemblables, si le film est passable.

— C'est à prendre ou à laisser !
Il laisse le plus souvent ou se rabat, par force, sur des films de qualité inférieure. Belle propagande n'est-il pas vrai que celle qui consiste à exporter nos plus médiocres productions.

L'autre semaine un acheteur fit le voyage d'une importante république d'Amérique du Sud. Il disait : « Que quelques producteurs me confient leurs films ; qu'ils nomment eux-mêmes un contrôleur que je rémunérerai et qui, sur place, surveillera leurs intérêts. »

On lui rit au nez. Notre ami partit pour Londres, puis pour Berlin où il a réussi.

Récemment encore un autre acheteur étranger, à Paris pour quelques jours seulement, fut tellement tirailé, renvoyé, délaissé, qu'il partit avec deux films au lieu de dix prévus !

Allons ! Ne perdons pas cinq millions, même s'ils tombent du ciel, en gaspillage inutile. Il y a des millions à récupérer par ailleurs.

Et cette tâche honorerait davantage que la vénalité, ce mal du siècle. Et puis, même si à la base de ce comité n'existent, comme nous voulons le croire, que des buts louables, ne serions-nous pas en droit de nous inquiéter quand même sur le choix des films destinés à être doublés.

Quelles compétences décideraient que tel ou tel film est digne de représenter en Amérique l'art français ?

La « république des petits copains » est en bonne voie.

C. M.



L'inénarrable **Armand Bernard** entouré de **Janine Merrey, Germaine Charley, Claude May, M. Vidal**, avec **Armand Bour, Mihalesco et Jean Dax et Pierre Brasseur**, anime de son entrain cette grande comédie mise en scène par Jacques Darmont pour Luna-Film

Production Sopra.

L A C A U D A M E S

Distribué par les Films Sonores Tobis.



Rosine DERÉAN la sportive mondaine Danny
Simone SIMON la délicieuse Puck
se sent
Jean-Pierre LUMONT
le beau maître-baigneur de
film français que l'on peut
actuellement au « Colisée »

LA JEUNE FILLE D'UNE NUIT



Kate de Nagy, Paul Bernard et Lucien Baroux sont avec **Simone Deguyse et Jeanne Cheirel** les interprètes principaux de cette comédie qu'on peut applaudir à l'Aubert-Palace. C'est M. R. Schünzel qui réalisa, d'après un scénario dont il est l'auteur, cette production Günther Stapenhorst de la U. F. A. éditée par l'A. C. E.

CINÉMAGAZINE DANS LES STUDIOS

Maître Bolbec et son mari

Il y a bien peu d'années encore, la femme qui essayait de se faire un nom dans une carrière était tournée en ridicule à la scène ou à l'écran ; dans **Maître Bolbec et son mari** Georges Berr et Louis Verneuil nous ont bien montré une avocate qui manque de gâcher sa vie en voulant travailler du métier qu'elle a choisi, et qui renonce même à ce métier pour reconquérir son mari, mais ensuite tout s'arrange : Maître Bolbec reprend le chemin du Palais de Justice et son mari deviendra son secrétaire. Quelle concession aux mœurs modernes !

Ce préambule terminé, passons à la réalisation de la pièce à l'écran ; elle est faite par Jacques Natanson, pour les films Acta, que distribuera M. de Vanloo. Il y a une interprétation de choix : Madeleine Soria est une bien charmante Maître Bolbec, qui défend avec talent Pitouto, et, après sa retraite provisoire le joyeux Lucien Baroux. Malheureusement, son mari, Debucourt, las d'avoir une femme si occupée, la trompe avec Rosine Deréan, tandis que Christian Gérard, secrétaire de Maître Bolbec, est amoureux fou de sa patronne. Mais tout rentrera dans l'ordre, comme nous le disons plus haut.

La semaine dernière, on tournait une scène assez curieuse : Dans un original décor octogonal (le cabinet de travail de l'avocate) Maître Bolbec faisait une promenade circulaire en bavardant avec son amie, la Doctoresse Magda Kramsen (Lilian Creuze) ; celle-ci lui conseillait de laisser son mari prendre des maîtresses pour se distraire. Mais l'autre protestait avec chaleur ; elle se sentait de force à mener de front le succès de sa carrière et le bonheur de son foyer ; et elle avait bien raison, avouons-le !

Le décor (de d'Eaubonne), est bizarre ; c'est une harmonie de crème et de marron, avec de grands rideaux en toile cirée, une cheminée ornée de cactus, et des peintures simplifiées du plus heureux effet. Les opérateurs Raulot et Suint suivent, tout autour de la pièce, en un circuit fermé, la promenade des deux femmes.

Dans le couloir des loges, en attendant son tour de travailler, Lucien Baroux se promène, en noir orange, une malette bleue à la main ; je n'ose pas lui dire qu'il a l'air aussi amusant que dans ses films, où il nous apparaît si souvent dans un équipage imprévu.

Marthe Sarbel et Pierre Juvenet, qui sont aussi de la distribution s'épongent et se reposent...

Le Remous

H.O. Film tourne à Epinay **Le Remous** d'après un scénario original de Miss Peggy Thomson, réalisé par Edmond Gréville, avec une



Le sympathique Georges Lacombe semble content de son travail. Et il y a de quoi ; cette photo, en effet, a été prise lors de la réalisation de Jeunesse. Nous avons déjà dit le chaleureux accueil que reçut ce film lors de sa présentation à la presse. Nul doute que le public du Paramount, où il passe à partir de cette semaine, n'approuve et ne confirme ce succès bien français.

brillante interprétation : Jean Galland, Françoise Rosay, Jeanne Boitel, Maurice Maillot, Diana Sari. Les extérieurs auront cette particularité d'être tournés au fameux barrage



Un point délicat du scénario de La cinquième empreinte à mettre au point ! Comme on le voit, c'est avec le sourire qu'Alice Field, Larquey, Charles Anton et (de profil), Abel Tarride en discutent.

de la Truyère qui, croyons-nous, n'a encore jamais servi de cadre pour un film non-documentaire ; d'autres seront pris en Provence et dans le Dauphiné, et aussi dans Paris.

Jeanne Boitel et Jean Galland sont partis en voyage de nocces ; mais en route, un accident fait du mari un infirme pour toute sa vie ; profitant de cela, et aussi de l'absence de sa fiancée Diana Sari, Maurice Maillot fait la cour à Jeanne Boitel qui, à en juger par son attitude, n'a pas l'air de trouver cela désagréable. La scène se passe dans un magasin de disques. On ne sait pas comment Françoise Rosay, la mère de la fiancée, prendra la chose quand elle la connaîtra...

L'état-major se complète par : M. Fleiser, administrateur, Rips, assistant, et Hubert, opérateur.

Quatre à Troyes

Quatre à Troyes ! Voilà un titre amusant ! C'est celui qui étiquette une comédie gaie due aux plumes réunies de René Dorin et de Paul Colline. On la tourne en ce moment au studio Tobis d'Epinay. Elle est bien trop compliquée pour que je vous la raconte en détails. Sachez seulement que presque toute l'action se passe en wagon, ou dans des gares. Il est d'ailleurs curieux de noter qu'aucune scène ne fut prise à Troyes, celles-ci furent tournées à Enghien et à Epinay.

Le ménage Dorin-Fusier-Gir part à Troyes pour passer deux jours chez des amis : le ménage Paul Colline-Davia. Mais Dorin reste en panne à Romilly ; d'où toutes sortes de complications, d'allées et venues et d'erreurs qui, pendant deux jours, vont conduire les deux couples de Troyes à Paris, à Romilly, et dans d'autres patelins encore. Quand, enfin, tout le monde se retrouve à Troyes en bonne santé, il est tout juste temps de rentrer à Paris pour retourner au travail. Ce sera très, très

gai, nous dit la charmante script-girl, et nous n'en doutons pas, d'après le scénario, et la scène qu'on réalisait ce jour-là : Dorin apprenait, par un voisin de compartiment, qu'il s'était trompé de direction. Puis, remis dans le bon chemin, il avait à faire à un gosse mal élevé qui lui bousculait son chapeau.

Le réalisateur, Pierre Ducis, s'amuse autant que ses interprètes, tandis que l'assistant Robert Lavallée, joue le voyageur complaisant, tout en faisant des mots croisés.

L'opérateur, Fred Langenfeld, se plaint de ce que le paysage passe trop vite ; le paysage, c'est un décor peint qui glisse sur deux rouleaux... Mais l'illusion est parfaite. (Pourvu que Pierre Ducis ne m'en veuille pas de révéler ses trucs ?)

Henriette JANNE

LA VIE INTIME, ET LE MARIAGE

Lire le début de cet article dans nos 2 précédents numéros

Il aime tous les arts : la peinture et la musique, nous l'avons déjà dit, et apprécie surtout Chopin, Beethoven, Debussy, Ravel.

Dans un ordre d'idées un peu différent, mais pas si éloigné des précédents qu'on pourrait le croire, il aime la bonne cuisine, mais il est plutôt gourmet que gourmand.

Pour compléter le portrait que nous sommes en train de tracer, disons encore qu'il est assez volontiers un « nocturne » (je n'ai pas dit un « noctambule »). En sortant du théâtre, à minuit, il s'attardera à bavarder avec ses amis jusqu'à deux heures du matin. Et puis, rentré chez lui, au lieu de se coucher, il se mettra à lire...

Il a une grande volonté ; ainsi, il aime fumer ; mais qu'il décide de ne pas fumer pendant une certaine période, et il ne touchera pas une cigarette pendant le temps fixé.

Que dire encore ? Que tout son entourage, surtout les

humbles qui ont l'occasion de l'approcher, l'adore ? Vous vous en doutez certainement. Comment n'aimerait-on pas un tel être, bon, simple et droit, malgré sa réserve peut-être excessive ?

Des femmes qui voulaient le séduire ont écrit à Hériat pour lui demander quel genre était susceptible de plaire à son ami... et pour se conformer au modèle indiqué, probablement !... Il n'y en a qu'un, et s'il n'était pas marié, je vous donnerais la recette gratuitement : il suffit d'être simple, loyal et bon... Mais le moyen n'est peut-être pas à la portée de tout le monde...

C'est un fils modèle, qui n'a jamais donné à sa mère que des satisfactions... malgré son désir imprévu de faire du théâtre. Mme Boyer idolâtre son fils ; ce qu'elle ne dit pas, mais qu'on devine, c'est qu'elle fut, de son côté, une mère parfaite, consacrant avec abnégation toute sa vie à la carrière et au bonheur de son enfant, sacrifiant sans plainte ses propres idées pour assurer l'épanouissement de la vocation de son « petit Charles ».

Encore aujourd'hui, elle veille sur lui avec un soin pieux, rangeant ce qu'il laisse traîner (l'ordre n'est pas sa qualité dominante), et collant dans des livres toutes les coupures de journaux où il est question de lui...

Aujourd'hui, la tâche de Mme Boyer mère s'est un peu compliquée : elle collectionne aussi tout ce qui concerne sa bru, et les coupures de journaux du monde entier où il est question de ce mariage qui fit couler tant d'encre et surprit tant de monde, à commencer par les amis des deux artistes.

Mais je m'aperçois que je n'ai pas encore conté les détails de ce mariage, qui valent cependant la peine d'être écrits ; car ce fut un vrai conte de fées...

Mis Pat Patterson est une danseuse anglaise de 22 ans, récemment engagée par la Fox, pour laquelle elle a tourné un film : *Bottom's up* ! avec Spencer Tracy et John Boles pour partenaires.

Ce fut le lendemain ou le surlendemain de l'arrivée du jeune premier à Hollywood que les deux artistes se rencontrèrent pour la première fois ; ils sympathisèrent immédiatement. Ils eurent, naturellement, l'occasion de se revoir, et la sympathie se transforma assez vite en un sentiment plus tendre. Et Charles Boyer, ce célibataire endurci, en vint à parler de mariage. Mais ce n'était encore qu'un projet assez vague ; Miss Patterson n'avait pas dit « oui », et notre compatriote, sagement, avait déclaré :

— Je ne veux pas d'un « mariage de Hollywood » ; c'est une chose sérieuse qu'une union légale ; avant de décider quoi que ce soit, prenons le temps de réfléchir longuement, plusieurs mois au moins.

Les choses en étaient là, et les deux amoureux ne se hâtaient pas de choisir la date ni le lieu de leur union, qui restait toujours problématique, quand ils eurent un soir l'idée d'aller au cinéma. Car, bien entendu, ils se voyaient souvent et sortaient ensemble.

Ils prirent donc un taxi, et lui donnèrent l'adresse du cinéma où ils désiraient se rendre. Et, en route, ils bavardèrent ; nous ne savons malheureusement pas le texte exact de leur conversation, mais le résultat fut que, après tout, il était bien inutile d'attendre plus longtemps pour se marier puisqu'on s'aimait, qu'on était d'accord, et qu'on avait eu le temps de constater qu'on était faits pour s'entendre. Alors, à quoi bon tergiverser pendant de longs mois ? Ils furent tous deux pris d'une impatience assez compréhensible.

En regardant par la portière, ils constatèrent qu'ils étaient à moitié chemin du cinéma. Mais il n'était plus question de cinéma...

— Chauffeur ! dit Charles Boyer avec décision, en Arizona !

LA MERVEILLEUSE RÉUSSITE DE Charles Boyer

L'homme du volant en avait vu bien d'autres ! Docilement, il changea de direction et fila vers l'Arizona, où le trio arriva après plusieurs heures de voyage.

Le « judge » ne s'effara pas davantage quand il vit surgir devant lui ces amoureux impatients, dont l'un était un artiste célèbre, lui demandant de les unir sans tarder. Il procéda au mariage ; et les nouveaux époux reprirent le taxi pour rentrer à Hollywood.

Nouvelle conversation dont le détail nous échappe encore, mais dont nous connaissons la conclusion : — Nous ne dirons rien à personne ; nous cacherons notre bonheur dans un coin discret, pour que les journalistes et les photographes nous fichent la paix ! Nous ne révélerons la vérité que dans quelques semaines.

Mais, à leur descente de voiture, ils furent littéralement suffoqués par la surprise : tous leurs amis les attendaient, avec des fleurs, du riz et des vieux souliers, selon la coutume américaine, pour leur souhaiter une heureuse lune de miel !

— Mais, comment avez-vous pu savoir ? s'effraient-ils. Nous-mêmes, hier soir, nous ne savions rien... Ils eurent le mot de l'énigme : le « judge », estimant que la nouvelle en valait la peine, s'était empressé de la téléphoner à Hollywood, où les journaux du matin la publiaient avec plus d'empressement encore. Il y eut, dans l'affaire, une victime : Maurice Chevalier, apprenant par le journal le mariage de son meilleur ami, qu'il avait quitté la veille comme d'habitude, sans qu'il fut question de rien, en tomba malade d'émotion. Il s'est remis depuis, heureusement ! ...

Il y eut, en Amérique comme en Europe, d'autres pleurs et d'autres grincements de dents : des centaines d'admiratrices de Charles Boyer jugèrent sévèrement ce mariage qui leur enlevait un petit, bien petit espoir, d'être un jour « l'élue »... Mais elles ont tort, car la nouvelle Mme Boyer est tout à fait charmante, et elle fera certainement le bonheur de son mari. Les admiratrices, avec désintéressement, ne devraient-elles pas lui en savoir gré ?

Miss Patterson... Pardon, Mme Boyer, allie la grâce de la girl avec la distinction de la jeune fille anglaise elle a l'air « d'une vraie jeune fille », chose si rare parmi les actrices. Déjà, la photographie a popularisé en France le visage doux et pur de la jeune femme, nimbé de cheveux blonds.

Les lettres que Mme Boyer mère a reçues d'elle — et qui sont malheureusement en anglais, Miss Patterson ne connaissant pas encore le français — la montrent comme une personne cultivée, affectueuse, aimable.

Le nouveau contingent d'artistes français récemment arrivé à Hollywood a été immédiatement séduit par elle. André Berley et André Daven, dans des lettres à des amis, déclarent Mme Charles Boyer « tout simplement adorable ».

Les époux rentreront en Europe cet été, autant que leurs contrats respectifs, qui ne portent pas sur les mêmes dates, le leur permettront. Mais il est des accommodements avec tout, quand l'amour est en jeu, même avec les contrats les plus draconiens.

Aussitôt arrivés, ils feront bénir leur union, soit en Angleterre, soit en France.

Et voici notre histoire terminée...

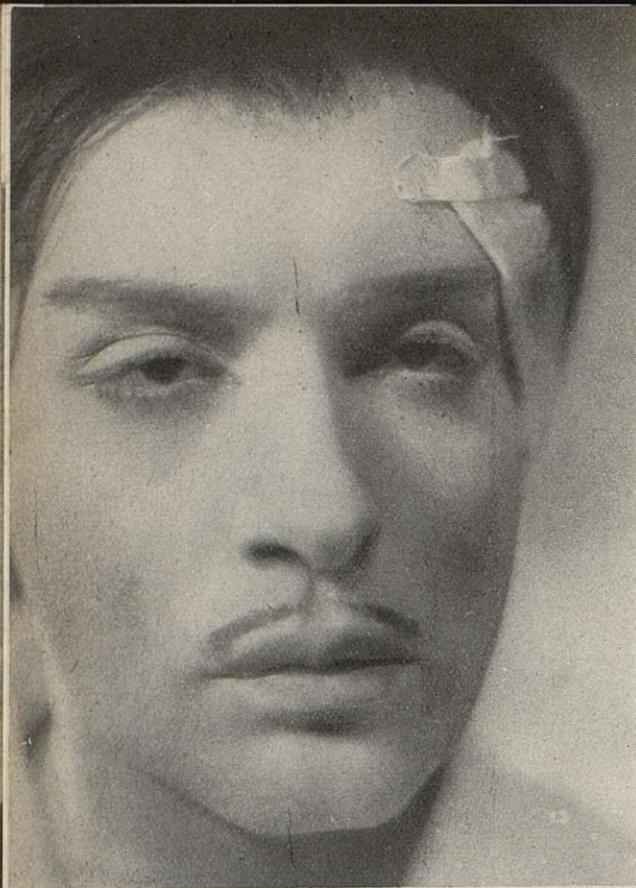
Au cours de ces pages, vous avez fait la connaissance de Charles Boyer artiste, intime, fils respectueux, et heureux époux. Vous avez connu les secrets de sa fulgurante carrière, les délicatesses de son cœur, la hauteur de son intelligence.

Il ne vous reste plus qu'à aller longtemps, l'applaudir au cinéma, en vous rappelant qu'en lui l'homme privé est digne de l'artiste, et qu'on peut admirer son magnifique talent sans craindre que l'acteur, à la ville, ne soit qu'un pantin sans âme, vulgaire et méprisable.

La vie et la carrière de Charles Boyer forment un bel ensemble, sans défaut, sans fausse note. C'est un héros de roman, qui a vécu depuis sa naissance un vrai conte de fées...

HENRIETTE-JEANNE.

FIN.



La plus remarquable création de Charles Boyer dont la figure a subi une extraordinaire transformation pour interpréter le rôle du Marquis Yorisako dans *La Bataille*.

Le voici en compagnie de Ruth Chatterton dans un film américain qui n'est pas passé en France.



ÉCHOS D'ICI ET D'AILLEURS...

CŒUR D'ESPIONNE

On a présenté avec un énorme succès, ce film qu'interprète Brigitte Helm. Seul ce nom pouvait attirer une cohue pareille à celle qui envahit le cinéma Edouard-VII où eut lieu la présentation. Et il faut d'ailleurs dire que Brigitte Helm a trouvé, dans le rôle d'une espionne, un personnage qui répond exactement à sa physiologie énigmatique et à son caractère froid et décidé. On ne pouvait mieux choisir.

LE METTEUR EN SCÈNE EN PANTOUFLES

La première scène de Cléopâtre, que tourne Cécil B. de Mille se passe dans une vaste salle, dont le parquet doit être, selon le scénario, reluisant comme une glace. Pour éviter de rayer ou salir ce parquet, Cécil B. de Mille n'hésita pas à travailler en pantoufles.

Et tout le personnel du " plateau " en fit autant.

LES AVOCATS FONT LES MEILLEURS ACTEURS

C'est du moins ce qu'affirme Buster Crabbe, qui a fait dernièrement la déclaration suivante :

" Les avocats connaissent à fond les principes fondamentaux du drame ; ils ont la parole facile et persuasive ; ils apprennent toutes les règles de la comédie pour mieux pouvoir persuader le jury de l'innocence de leurs clients. "

Ajoutons que Buster Crabbe a été étudiant en droit.

Tout s'explique...

LA VIE D'ARTISTE

Tous les bruits ont couru sur le suicide d'Edith Méra. Mais c'est simplement à la suite de graves embarras financiers qu'elle a essayé d'attenter à ses jours.

On raconte à ce sujet qu'un acteur comique qui eut six filles à marier avant d'être Doge de Venise, dès qu'il apprit la nouvelle, se serait précipité

à l'hôpital avec dix billets de mille francs à la main, et en promettant de régler toutes les factures arriérées.

C'est un beau geste. Mais... on aura tout vu.

SAVOIR Y FAIRE

On prête à Raimu cette galéjade : Il arrive dans un village à l'heure du dîner et se met en quête d'un restaurant. Il en découvre un sur la façade duquel se trouvent deux pancartes : " Repas à toute heure, 20 francs " et l'autre " Repas rapides, 12 francs ". Raimu rentre, s'installe, et, au garçon accouru :

— Un repas rapide, un.

Le garçon va faire la commande, mais il le rappelle et lui glisse en douce :

— Mais vous savez, dites... pour me servir... prenez tout votre temps... je ne suis pas pressé...

SYMPHONIE MALGACHE

— Le gouvernement général de Madagascar vient de présenter le très beau documentaire tourné par Alfred Chaumel et Geneviève Chaumel-Gentil, *La symphonie malgache*.

De chaleureux applaudissements suivirent la projection du film qu'accompagnent de remarquables chants populaires malgaches.

LONDRES AVANT PARIS

C'est la première fois, croyons-nous, que la version française d'un film passe à Londres avant Paris. Il s'agit de *Rapt*, tiré de la *Séparation des races*, de F.-C. Ramuz, et qu'interprètent Dita Parlo et Vital.

COLLABORATION INTERNATIONALE

C'est bien à l'occasion de la sortie du film *Deux cœurs... une valse...* qu'on peut en parler.

En effet, des deux metteurs en scène, l'un est Français, et l'autre, Joe May, est Italien ; l'auteur du scénario est Alle-

mand, la vedette féminine, Francis Day, est Anglaise et le principal interprète, Carl Brisson, est Danois.

Le résultat de cette vaste collaboration ? Il est indiscutablement satisfaisant si l'on en juge par le plaisir que l'on éprouve à voir et surtout à entendre cette opérette musicale.

DERNIÈRE HEURE

— Milton ne s'appellera plus Bou-boule. Dans *Famille nombreuse*, que va tourner André Hugon, il s'appellera " Folenfant ".

— Georgius va jouer dans *Le train fantôme* que met en scène René Hervil.

— C'est Marc Didier qui mettra en scène *Le billet de mille*, le film des vedettes.

— C'est Sacha Guitry qui tiendra le rôle de Pasteur dans le film tiré de la pièce qu'il a écrite sur le grand savant.

— Gaby Morlay sera la vedette de l'œuvre de Léopold Marchand, *Nous ne sommes plus des enfants*.

— Félix Gandera et Marcel Cohen sont en ce moment à Marseille où ils tournent les extérieurs du *Secret d'une nuit*.

— Jean Deyrmon met en scène *Les deux papas* avec Dolly Davis, Germaine Reuvert, Jim Gérald, Florencie et Albert.

— La pièce de Jacques Deval, *Tovaritch* sera l'objet d'une adaptation cinématographique.

— Dita Parlo va tourner deux films que prépare le docteur Markus : *A l'ombre du mont Cervin*, que mettra en scène Henry Russell et *Eugénia Grandet* le roman de Balzac, que réalisera également un metteur en scène français.

— Harry Baur et Suzy Vernon vont jouer ensemble dans *Un homme en or*.

— Joseph Braunn a écrit le scénario d'un film comique, *Les fous* dont il entreprendra bientôt la réalisation.

— Jaquelux termine actuellement la réalisation du *Malade imaginaire*, de Molière, avec Dranem, Robert Pizani, Georges Colin, Ginette Gaubert, Nane Germon, etc.

— Une nouvelle œuvre de Georges Courteline va être adaptée pour l'écran. Il s'agit cette fois de *Le commissaire est bon enfant*.

— Willy Rozier va tourner *300 à l'heure* avec Dorville, Mona Goya et Colette Darfeuil.

— On présentera d'ici quelque temps à Paris, l'adaptation cinématographique de la vie de *Madame Dubarry*. Le rôle de la grande courtisane est tenu par Dolorès del Rio.

— On prépare le scénario tiré de l'œuvre d'Henri Duvernois, *Jeanne*, qu'interprétera Gaby Morlay.

— Nous verrons bientôt à Paris le dernier film de marionnettes de Starevitch, *Mascotte*.

— On vient de donner le premier tour de manivelle, à Berlin, d'un film réalisé par Hans Steinhoff et Serge Veber : *Les isolés*. La version française est interprétée par Brigitte Helm, Françoise Rosay, Henri Duchesne et Gaston Roussel.

— Jeanne Helbling, Christianne Delyne, Marthe Mussine, Georges Péclet, Henri Baudin, Max Lerel, Victor Vina et Marcel Vibert interpréteront *Coup de théâtre* que Gabriel Rosca doit entreprendre incessamment et dont les dialogues ont été écrits par Gérard Soubise.

— On va tourner *La femme et le pantin*, d'après l'œuvre de Pierre Louys. C'est Jean Tarride qui va mettre en scène ce film dont Moïse, Simons, célèbre compositeur du " Peanut Vendor " écrira la musique.

LA JEUNE FILLE D'UNE NUIT



FILM RACONTÉ

Kate de NAGY	Betty
Lucien BAROUX	Antoine
Paul BERNARD	Comte Marenzi fils
Jeanné CHEIREL	Mme Vickart
Simone DEGUYSE	Arlette

Vienne a ses valse, son fleuve, sa musique, son attrait, mais il a aussi ses drames de famille.

Dans une rue tranquille de la pétulante ville, se trouve un modeste bureau de tabac que tient Mme veuve Henriette Vickart. C'est une brave femme, très respectable mais inquiète et timorée. Sa fille aînée Arlette qui est bien jolie, a le goût du luxe et de la belle vie ; par malheur, elle a épousé un petit employé sans éclat qui passe son temps à fumer sa pipe en pantoufles ou à collectionner des boîtes de cigares vides afin de pouvoir, dit-il, construire sa maison de campagne pour y écoulé ses vieux jours. Il ne faut donc pas s'étonner si Arlette accepte de sortir un soir avec le galant comte Marenzi, type parfait du « vieux beau ».

Mais il ne faut pas non plus s'étonner du chagrin de Mme Vickart quand elle voit, le lendemain, sa fille arriver avec un superbe manteau de fourrure rare. Le pauvre mari, lui ne s'aperçoit de rien. Il s'étonne de voir un si beau manteau sur les épaules de sa femme, mais quand celle-ci lui répond qu'il vient de lui être offert par sa mère, Antoine incrédule, prend ce qu'on lui dit pour du pain béni et remercie chaleureusement sa belle-mère. Ce n'est hélas ! pas le seul tracé qui tourmente Madame Vickart : sa vendeuse, Mademoiselle Mizzi, est une petite poupée sans cervelle, effrontée, flirteuse, qui ne peut pas s'absenter une seule fois de la boutique sans dire à sa patronne : « Dites, m'dame, si le professeur un tel me téléphone, vous s'riez gentille d'envoyer aux pommes, et si c'est le docteur un tel qui appelle, dites-lui que je le rappellerai » ; chaque jour ce sont de nouveaux amoureux qui téléphonent.

Heureusement pour Mme Vickart, sa fille Betty revient du lycée ; c'est une fille sage, rangée, intelligente et très belle. Le soir même de son arrivée, Arlette, sa sœur, fait part à sa mère de sa décision d'en arrêtée de quitter son mari pour partir en Italie

avec le comte. Et quand Betty entre dans la boutique, elle trouve sa mère, impuissante devant ce nouveau coup du sort et en larmes. D'après Betty, il n'y a qu'une chose à faire : tenter une démarche auprès du comte ; Mme Vickart s'y décide. Betty reste seule au magasin ; elle a le front soucieux quand pénètre un jeune homme très grand, très élégant, très séduisant qui demande à téléphoner. Il pénètre dans la cabine téléphonique, mais ses paroles traversent la cloison et Betty apprend ainsi qu'elle a affaire au comte Marenzi. A tout prix, il faut le retenir. Se montrer coquette, faire tout son possible pour rendre le comte amoureux d'elle, voilà ce que décide Betty ; il finira bien, de cette façon, par oublier Arlette !

C'est une bonne tactique, et qui devrait porter ses fruits... Oui mais, car il y a un mais, ce que Betty ne sait pas, ce qu'elle ne peut deviner, c'est qu'il y a deux comtes Marenzi : le père et le fils. Eh ! oui ! Et pendant qu'elle séduisait le fils, le père emmenait Arlette en Italie.

Du moins il croyait l'emmené avec l'intention d'habiter avec elle une villa isolée, paisible aux environs de Capri ; c'était mal connaître les goûts luxueux d'Arlette. Quitter un mari en pantoufles pour fuir avec un amant en pantoufles ; ah ! non, mieux vaut en ce cas retourner avec son mari.

Cette fugue d'ailleurs, n'aura pas été inutile, car Antoine a compris que pour garder le cœur de sa femme il faut la cajoler, la sortir, l'entourer de tendresse, d'attentions constantes ; et pour commencer, il l'emmené aux sports d'hiver.

Ce n'est pas le seul heureux effet du caprice d'Arlette, puisqu'il a permis à Betty de rencontrer le jeune comte de Marenzi qu'elle s'est prise à aimer en même temps qu'elle le rendait amoureux.

Et elle trouvera auprès de lui un bonheur sans mélange.

Georges COLMÉ.



Sourires de France sous le Soleil californien.— Pendant les prises de vues de Caravane, M. Henri Didot, consul de France, est venu serrer la main de ses compatriotes. On reconnaît, de gauche à droite : Charles Boyer, Pat Paterson, sa femme, vedette de la version anglaise, le consul, Alice Faye, Erik Charrell, Annabella, vedette de la version française, et, assise, la petite Shirley Temple, dans les bras de Pierre Brasseur, et Bernard Zimmer.

LES FILMS DE LA SEMAINE



Scène commentée par Pierre Dac



A droite : Victoria Hopper



Jean Murat et Marie Glory



Paul Bernard et Kate de Nagy



W. C. Fields, J. Marsh et B. Crabbe

VOILA MONTMARTRE

Interprété par Dorin, Colline, Géo Charley, Pierre Dac, Mauricet, Roger Ferréol, Dominique Bonneaud et Marguerite Moreno

En un mot, toute la fine fleur des chansonniers de Montmartre. Vous n'attendez sans doute pas que je vous raconte le scénario. Marguerite Moreno est l'institutrice d'une école dont tous ces chansonniers sont les élèves et chacun d'eux, appelé au tableau noir, y va de sa petite chanson ou de sa petite scène. Le numéro le plus amusant est celui de Roger Ferréol qui fait le même discours, avec les mêmes mots, les mêmes phrases, à l'occasion d'un enterrement, à l'occasion

d'un mariage et d'une réunion électorale ; chaque fois l'auditoire est en extase et gobe les paroles de l'orateur. Et le numéro le plus cinématographique est celui que font, en collaboration, Dorin et Colline. C'est une parodie du doublage des films : on nous présente la même scène d'un film avec trois dialogues différents qui cadrent très bien avec les mouvements des personnages. Mais ce film sera surtout apprécié par ceux qui, loin de Paris, ne peuvent applaudir nos chansonniers sur les planches des cabarets montmartrois. Car le Parisien ne retrouve pas, dans ce film, cette atmosphère spéciale qui fait le charme des théâtres humoristiques de Paris.

TESSA

Interprété par Victoria Hopper, Brian Aherne et Jim Gerald
Réalisation par Basil Dean

C'est de *La Nymphé au cœur fidèle*, le roman anglais de Margaret Kennedy, dont la traduction littéraire française a paru il y a quelque temps en librairie, qu'a été tiré, avec beaucoup de fidélité et d'habileté, le film de Basil Dean. Dans un village tyrolien, le vieux Sanger meurt, laissant trois orphelines. L'une d'elles, Tessa, est profondément éprise d'un ami de la famille, le compositeur Lewis Dood. Ce dernier, pour venir en aide aux trois jeunes filles, fait venir de Londres leur vieux parrain qui arrive avec sa fille, fine, racée, très "mondaine". Lewis s'en éprend et l'épouse.

Mais leurs caractères différents se heurtent sans cesse et au bout de peu de temps, Lewis comprend qu'il a été subjugué par l'élégance et le raffinement de cette femme, mais que son amour profond va vers Tessa. Ils s'enfuient tous deux, mais le cœur de Tessa a été mis à une trop rude épreuve et elle meurt dans les bras de Lewis sans avoir connu l'épanouissement de son amour. Le soin le plus minutieux a présidé à la réalisation de ce film. Tous les faits, tous les nombreux détails de la mise en scène se déroulent sur un même ton de douceur et de parfaite harmonie. Victoria Hopper a un jeu émouvant, mais elle n'est pas très attachante. Brian Aherne est très à l'aise et le reste de la distribution a la qualité des paysages qui l'entoure.

DACTYLO SE MARIE

Interprété par Jean Murat, Marie Glory, Mady Berry et Armand Bernard.
Réalisation de René Pujol

Le scénario de ce film manque de consistance. Un riche banquier, Derval s'est marié avec sa dactylo ; ils partent en voyage de noces. En cours de route, il apprend qu'un krack vient de couler sa banque. Il est donc ruiné ; retour précipité à Paris. Sa femme trouve un emploi de secrétaire ; lui la suspecte d'être la maîtresse de son patron et ils se séparent. Il va en Angleterre où, sans qu'il sache que c'est grâce à sa femme, il acquiert rapidement une nouvelle fortune. La naissance

d'un enfant réunira à nouveau les jeunes mariés. Parallèlement à cette intrigue, on nous conte aussi les aventures conjugales du secrétaire de Derval, marié à une grosse matrone sentimentale. La mise en scène est loin d'être réussie et les situations manquent de naturel ; de nombreuses scènes ne semblent avoir été incorporées que dans un but de remplissage. L'interprétation est le grand attrait de ce film. On y retrouve un couple harmonieux, sympathique, jeune et souriant : Jean Murat et Marie Glory ; Mady Berry est imposante, surtout à côté du maigre Armand Bernard, dont la silhouette ridicule provoque toujours les éclats de rire.

LA JEUNE FILLE D'UNE NUIT

Interprété par Kate de Nagy, Paul Bernard, Lucien Baroux, Jeanne Cheirel et Simone Deguyse

Réalisation de Reinhold Schunzel

Mme Wickar a un bureau de tabac florissant, mais elle est malheureuse, car sa fille aînée, qui est mariée à un petit employé sans ambitions, veut fuir avec le riche comte Marenzi. Son autre fille, Betty, qui arrive du collège, veut essayer de tout arranger en empêchant le comte de voir sa sœur. Mais croyant avoir affaire à l'ami de sa sœur, elle entre en rapports avec le fils de ce dernier. Le quiproquo

se poursuit jusqu'à ce qu'Arlette retourne au bercail et Betty épouse le comte Marenzi fils, ce qui rend évidemment tout le monde content. Et le spectateur, grâce à une action bien menée, variée et allègre, prend part à la joie des personnages. Il eût pourtant été plus juste, étant donné l'artifice des situations, de placer tout à fait ce film dans le domaine de la fantaisie où l'in vraisemblable devient normal. Le film est bien joué par Kate de Nagy, Lucien Baroux, Jeanne Cheirel et Simone Deguyse, mais Paul Bernard, que nous avons précédemment apprécié, est ici assez décevant.

DOLLARS ET WHISKY

Interprété par W. C. Fields, Joan Marsh et Buster Crabbe

Les inventions de Sam Bisbee feraient certainement sensation au concours Lépine : entre autres choses, il a inventé la chaise à assommer les cambrioleurs, le relève-nez (qui facilite la respiration et empêche de ronfler) et surtout les pneus increvables. Mais Bisbee apprécie un peu trop les alcools et ses extravagances lui valent la rupture des fiançailles de sa fille. Par contre, ses inventions lui valent la fortune, ce qui, de notre temps, arrange tout... Il est évident que ce film, pas plus que *Million Dollars Leegs*, *International folies* ou *Soupe au*

canard ne doit être jugé sur son scénario. Les gags sont la seule raison d'être de ces films (sauf peut-être *Soupe au canard* qui est satirique). Dans *Dollars et Whisky*, ils sont pour la plupart empruntés à de vieux sketches d'Harry Langdon ou autres (telle la partie de golf). Et pourtant, grâce à l'extraordinaire dynamisme de la mise en scène, grâce à la verve débordante, échevelée, incohérente de W.-C. Fields, on rit, et quelquefois même aux éclats. Au même programme, une reprise du *Chien andalou*, de Bunuel ; le film est sifflé par le tiers des spectateurs, fait rire le deuxième tiers et enthousiasme le reste de la salle.

COURRIER DES LECTEURS

Iris répond ici gratuitement, chaque semaine, à toutes questions qui lui sont posées, concernant le monde et l'activité cinématographiques

RD-G 28. — Si c'est le matricule de l'auto que vous voulez m'offrir en rétribution de mes efforts, allez-y, ne vous gênez pas. Marlène Dietrich est naturellement blonde. La petite Gaby Triquet a 9 ans. La ressemblance que vous me signalez vient de la forme de leur visage qui est à peu près la même. Mais moi qui connais Kate de Nagy et Annabella, à la ville, je vous garantis qu'il est impossible de se tromper.

Johany. — Je suppose que tel est votre pseudonyme. J'ai mis quatre jours et trois nuits à la déchiffrer. Monique Rolland habite 25, rue Rennequin, à Paris. Annabella, 14, rue Nungesser-et-Coli. Vos lettres sont déjà parties à leurs destinataires. 75 % des artistes français signent eux-mêmes les photos qu'ils envoient.

X 29. — Greta Garbo ne donne pas son adresse personnelle. Elle se fait écrire au studio. Mais si vous envoyez votre lettre à Greta Garbo, Beverley Hills, Hollywood, elle lui parviendra sûrement. Quant à savoir mon sexe, suivez le conseil que donne le correspondant auquel je réponds ci-dessous, dans son pseudonyme.

Foutez-vous de tout. — Vous, vous êtes un type dans le genre d'Herriot. Vous avez de très belles théories (voyez votre pseudo) mais quand il s'agit de les appliquer, des nêfles ; vous vous intéressez à l'âge de Gaby Morlay, aux appointements de P. R. Willm. Enfin, voilà : c'est votre amie qui a raison en ce qui concerne Gaby Morlay qui n'a jamais habité l'hôtel dont vous me parlez. Cet hôtel est le privilège des artistes américaines qui viennent en France. Pierre-Richard Willm a touché 100.000 francs pour tourner *Le Grand Jeu*. Vous le trouvez épatant ? Moi aussi.

19 printemps. — Il est revenu le temps des cerises... (air connu). Il y a, en effet, une certaine ressemblance entre *Le Grand Jeu* et *Belle de nuit*, mais personne ne peut être suspecté de plagiat. Jacques Feyder avait, en effet, commencé à écrire le scénario de son film en Amérique, c'est-à-dire il y a trois ans. Edith Méra est maintenant complètement rétablie. Je demande à Georges Bradley son adresse.

Georges Bradley. — Le correspondant qui se nomme 19 printemps me dit qu'il serait très heureux de correspondre directement avec vous ; il me demande votre adresse ; vous plaît-il de me la donner ?

Amoureux fou de Jean Harlow. — Un appareil à douche, un. Est-ce son platine que vous convoitez ? Ses yeux sont évidemment noirs ; elle pèse 52 kilos. Elle a interprété, entre autres, un rôle dans *Les Invités de 8 heures*, *Dans ses bras*, *La belle de Saïgon*, *Platinum blonde*, etc... Nous en parlerons à l'occasion de la sortie de son prochain film, c'est-à-dire d'ici très peu de temps. Les deux numéros de *Ciné-Magazine* vous seront envoyés sur demande pour la somme de sept francs.

Troilus et Cressida. — Adieu... mon gentil p'tit J. 11, adieu, adieu... (air connu). (J'en pince pour les airs connus aujourd'hui !) Jean Martinelli, 43, boulevard de Clichy, Jean Francey, 14, boulevard Magenta, et Guy Parzy co. Agimann et Sassoon, 122, avenue des Champs-Élysées (8^e). En ce qui concerne les artistes de théâtre, je vous répondrai le mieux et le plus que je pourrai.

Trop tard. — C'est bien ma veine, ça ! Pourvu que ma réponse vous parvienne à temps. La version muette de

L'Atlantide, de Feyder était interprétée par Napierkowska (Antinéa) Jean Angelo (Capitaine Morhange), Georges Melchior (Saint-Avit) André Roanne (Lieutenant Massart), la regrettée Marie-Louise Iribé (Tanit-Zerga), Francheschi et Genica Missirio.

Admirateur de la belle Katharine. — Vous pourriez plutôt dire « la grande Katharine » (aie !...) Cette artiste, dont on parle tant, a peut-être beaucoup de talent, mais à mon avis, je trouve qu'elle plagie un peu trop le jeu de Greta Garbo. *Little women* n'est d'ailleurs pas le premier film dans lequel on l'a vue à Paris. Le phalène d'argent était déjà sorti dans une salle d'exclusivité qui est restée ouverte pendant une semaine.

Le coq qui chante. — Je l'ai déjà dit, *Ciné-Magazine* édite des photos format carte-postale de tous les artistes. Il édite également les mêmes photos sur un format 18 X 24 au prix de 3 francs la photo.

Baby. — Babillons, babillons comme Léon, comme Léon Baby... Marcel Achard est bien en Amérique en ce moment, où, comme nous l'a appris l'échotier de *Ciné-Magazine*, il collabore au film de Lubitsch, *La veuve joyeuse*, avec Chevalier et Jeannette Mac Donald.

Marie la Belle. — Eh ! là petite, ne vous fatiguez pas comme ça ; gare aux méninges. Non, ce n'est pas la voix de Marie Bell que l'on entend dans *Le grand Jeu* quand elle a le rôle de la chanteuse de cabaret. Elle a été doublée par une autre artiste. Et c'est un hommage que vous rendez à Feyder en croyant que c'est Marie Bell. Voici l'adresse de cette dernière : 15, rue Raynourd.

Ma préférée. — Ah bien ! comme ça on est fixé ! avec de telles précisions. Meg Lemonnier habite 7, rue Migniard, à Paris. Vous pouvez lui écrire, elle répondra certainement à votre lettre.

Le chouchou à sa mère. — Pleure pas, beau gosse, tu l'auras ton biberon en susucré. Baby Leroy a maintenant un concurrent en France, c'est le petit André, que l'on a remarqué dans *L'Enfant du Carnaval*. Ecrivez, si ça vous chante, à Baby Leroy, mais je doute qu'il vous réponde de sa propre main ; ce qui n'est pas nouveau !

Nous rappelons à nos lecteurs que pour une période indéterminée "Ciné-Magazine" offre à ses nouveaux abonnés d'un AN UNE PRIME consistant en 3 VOLUMES d'une valeur de 12 francs chaque.

Chaque abonné recevra, dès réception de sa souscription une liste de 50 titres dans laquelle il choisira 3 volumes que nous lui adresserons immédiatement.

ABONNEZ-VOUS !

Grimaldi. — O, descendant d'une antique et illustre famille, daignez pénétrer dans ces modestes colonnes... Paul Azaïs, 7, rue Abel-Varet, à Clichy et Orane Demazis, 122, boulevard Murat.

Rouge et noir. — Un pseudonyme qui vient bien à propos, car j'en ai vu de toutes les couleurs pour trouver l'adresse exacte de Renée Saint-Cyr. Enfin, la voici : 30, quai de Passy, à Paris (16^e).

Un café-crème avec Jean Murat. — Qui qu'est qui régale ? si c'est vous, j'espère que vous ne m'oulierez pas dans la tournée. Jean Murat effectivement épousé Annabella ; il faut croire qu'il est dégouté des dactylos ; il a l'habitude de répondre aux demandes de photos dédicacées ; mais je vous signale qu'il est en Amérique en ce moment. Patientez...

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT

Ce billet est valable du 25 mai au 1^{er} juin 1934
Sauf les samedi, dimanche et jours de fête

NE PEUT ÊTRE VENDU

BON A DÉCOUPER

TOUTES LES VEDETTES DE CINÉMA

Cartes postales bromure
Les 15 cartes franco 10 fr.
Les 25 cartes franco 3 fr.
Photos bromure 10 X 24
La pièce... .. 3 fr.

Demandez le catalogue complet en joignant 0 fr. 50 pour frais d'envoi à
CINÉ-MAGAZINE ÉDITIONS
9, rue Lincoln - PARIS (8^e)

PROGRAMME DES CINÉMAS DE PARIS

pour la semaine du 25 Mai au 1^{er} Juin 1934

Les salles précédées du signe O donnent un spectacle permanent.
Les salles précédées du signe ■ acceptent nos billets à tarif réduit.

1^{er} ARRONDISSEMENT

O STUDIO UNIVERSEL, 31 av. opéra.
Gallant lady.

2^e

O CINEAC, 5, bd des Italiens.
Actualités. Dessins animés.
O CINE-OPERA, 32, av. de l'Opéra.
Liliom.
O CINEPHONE, 6, bd des Italiens.
Actualités. Dessins animés.
O CORSO-OPERA, 27, bd des Italiens.
X 27.
O CAUMONT-THEATRE, 7, b. Poisson-
Le serpent Mamba.
O IMPERIAL-PATHE, 29, Bd Italiens.
Deux cours... une valse.
LES MIRACLES, 100, rue Réaumur
Le film de Max Baer (sans titre).
O MARIVAUX-PATHE, 15, bd Italiens.
Dalecto se marie.
OMNIA-PATHE, 5, bd Montmartre.
Actualités.
O PARISIANA, 27, bd Poissonnière.
Le Danube Bleu.
O REX, 1, boulevard Poissonnière.
L'ortow.

3^e

BERENGER, 49, rue de Bretagne.
O KINERAMA, 37, bd Saint-Martin.
MAJESTIC, 31, boulevard du Temple.
Sérénade à trois.
PALAIS DES ARTS, 325, r. St-Martin.
■ PALAIS DES FÊTES, 8, r. aux Ours.
Rez-de-chaussée : La Femme idéale.
1^{er} ét. : Les 2 canards, G. le sourire.

4^e

O CYRANO, 40, boulevard Sébastopol.
HOTEL-DE-VILLE, 20, rue du Temple.
SAINT-PAUL, 73, rue Saint-Antoine.
Incognito.

5^e

CLUNY, 60, rue des Ecoles.
La Maternelle.
■ MESANGE, 3, rue d'Arras.
MONGE, 34, rue Monge.
La Femme idéale.
PANTHEON, 13, r. Victor-Cousin.
Scampolo.
SAINT-MICHEL, 7, pl. Saint-Michel.
Chanteuse de cabaret.
URSULINES, 10, rue des Ursulines.
Les sans-soucis.

6^e

BONAPARTE, 76, rue Bonaparte.
Liliom.
■ DANTON, 99, bd St-Germain.
Miquette et sa mère, Têtes brûlées.
PARNASSE-STUDIO, 11, r. J.-Chaplain.
Ferné.
RASPAIL, 91, boulevard Raspail.
Toi que j'adore.
REGINA-AUBERT, 155, r. de Rennes.
Belle de nuit.

7^e

CINE-MAGIC, 22, 28, av. M.-Picquet.
Gd CINEMA AUBERT, 55, av. Bosquet.
LA PAGODE, 59 bis, r. de Babylone.
La rue sans nom.
RECAMIER, 3, rue Récamier.
Miquette et sa mère.
SEVRES, 80 bis, rue de Sèvres.
Georges et Georgette.
STUDIO MAGIC-CITY, 178, r. Univers.

8^e

CINEMA CH.-ELYS, 188 av. Ch.-Elys.
La Croisière Jaune.
CLUB D'ARTOIS, 45, rue d'Artois.
La ferme du pêche.
COLISEE, 38, av. Champs-Elysées.
Lac-aux-Dames.
ELYSEE-CAUMONT, 79, av. Ch.-Elysée.
Carioca.

ERMITAGE (Club des Ursulines).
New-York-Miami.
LORD-BYRON, 122, av. Ch.-Elysées.
Nana.
O MADELEINE, 14, b. de la Madeleine.
Tourbillon de la danse.
O MIGNAN-PATHE, 27, av. Ch.-Elys.
Le Grand Jeu.
O PEPINIERE, 9, rue de la Pépinière.
■ STUDIO DIAMANT, pl. St-Augustin.
Le cabare de Cimiez.
WASHINGTON-PALACE, 14, r. Magellan
State trooper.

9^e

ACRICULTEURS, 8, rue d'Athènes.
Liliom.
AMERICAN-CINEMA, 23, bd de Clichy.
O APOLLO, 20, rue de Clichy.
Wonder bar.
ARTISTIC, 61, rue de Douai.
O AUBERT-PALACE, 24, bd Italiens.
La jeune fille d'une nuit.
O CAMEO, 32, bd des Italiens.
International folies.
O CINE-ACTUALITES, 15, Fg-Montm.
Actualités. Dessins animés.
O CINE-PARIS-MIDI, gare St-Lazare.
Actualités. Dessins animés.
EDOUARD-VII, 10, rue Edouard-VII.
Little women.
GAITE ROCHECHOUART.
LE LAFAYETTE, 9, rue Buffault.
La Femme idéale.
O MAX LINDER-PATHE, bd Poisson.
Prologues (v. orig.).
O OLYMPIA, 28, bd des Capucines.
L'once de Pékin.
O PARAMOUNT, 2, bd des Capucines.
Jeunesse.
ROCHECHOUART-PATHE, 66, r. Roch.
La Femme idéale.
■ ROXY, 65 bis rue Rochechouart.
Frankenstein, Les 28 j. de Clairette.
STUDIO CAUMARTIN, 25, r. Caumart.
Ferné.
O THEATRE COMEDIA, 47, bd Clichy.
Nicole et sa vertu, Chicago.

10^e

O BOULVARDIA, 42, bd. B.-Nouvelle.
O CARILLON, 30, bd Bonne-Nouvelle.
O CHATEAU-D'EAU, 61, r. Chât-d'Eau.
Chanteuse de cabaret, Le Père prêm.
O CRYSTAL-PALACE, 9, r. la Fidélité.
O EL DORADO, 4, bd de Strasbourg.
Son autre amour. Les 2 canards.
EXCELSIOR-PATHE, 23, r. E.-Varlin.
Chanteuse de cabaret.
FOLIES-DRAMATIQUES, 40, r. Bondy.
Bariote.
LE GLOBE, 17, Fg Saint-Martin.
LOUXOR, 170, boulevard Magenta.
La Femme idéale.
PALAIS DES GLACES, 37, Fg Temple.
Miquette et sa mère.
O PARIS-CINE, 17, bd de Strasbourg.
■ PARMENTIER, 156, av. Parmentier.
O PATHE-JOURNAL, 6 bd Saint-Denis.
Dessins animés.
O SAINT-DENIS, 8, bd Bonne-Nouvelle
TEMPLE-SELECTION, 77, Fg Temple.
TIVOLI 14, rue de la Douane.
Incognito.

11^e

ARTISTIC-CINEMA, 45 bis, r. R.-Lenoir
Les surprises du Sleeping,
Le Crime du chemin rouge.
BASTILLE-PALACE, 4, bd R.-Lenoir.
Un jour viendra. Quo Vadis.
BA-TA-CLAN, 50, bd Voltaire.
Fanny.
CASINO NATION, 2 bis, av. Tailleb.
CINE-MAGIC, 72, rue de Charonne.
O CINE-PARIS-SOIR, 5, av. République
EXCELSIOR, 105, av. la République.

IMPERATOR, 113, rue Oberkampt.
Le monde change. Tout au vainqueur.
LE ROYAL, 94, avenue Ledru-Rollin.
PALERMO-CINEMA, 101, bd Charonne.
SAINT-SABIN, 27, rue Saint-Sabin.
TEMPLIA, 18, faubourg du Temple.
VOLTAIRE-AUBERT-PALACE, r. Roqf
Belle de nuit.

12^e

DAUMESNIL-PALACE, 216, av. Daum.
LYON-PATHE, 12, rue de Lyon.
La Femme idéale.
NOVELTY, 29, avenue Ledru-Rollin.
RAMBOUILLET, 12, r. de Rambouillet.
Le Chemin du bonheur.
Vainqueur par amour.
REUILLY-PALACE, 60, bd de Reuilly.
TAINÉ-PALACE, 14, rue Tainé.

13^e

CINEMA DES BOSQUETS, 60, Donrémy
CINEMA DES FAMILLES, 141, Tolbiac.
EDEN des GOBELINS, 57, av. Gobelins.
Le Maître de forges.
ITALIE, 174, avenue d'Italie.
Trois pour cent.
■ JEANNE D'ARC, 45, bd St-Marcel.
■ PALACE D'ITALIE, 190, av. Choisy.
Feu Toupinel, Jocelyn.
PALAIS DES GOBELINS.
SAINT-MARCEL, 67, bd St-Marcel.
La Femme idéale.

14^e

CASINO MONTARNASSE, 35, r. Gaité.
Belle de nuit, Capitaine Craddock.
CINEMA DENFERT, 24, pl. D.-Rocher.
L'Aiglon.
O DELAMBRE-CINEMA, 11, r. Delamb.
Le Grand soir. Tuer pour vivre.
GAITE-PALACE, 6, rue de la Gaité.
MAINE-PALACE, 95, av. du Maine.
Miquette et sa mère.
MAJESTIC-BRUNE, 224, rue Vanves.
MONTARNASSE, 3, rue d'Odessa.
Chanteuse de cabaret.
MONTROUGE, 73, avenue d'Orléans.
Incognito.
OLYMPIC, 10, rue Boyer-Barret.
Casanova.
ORLEANS-PALACE, 100-102 b. Jourd.
PERNETY-PALACE, 46, rue Pernet.
RASPAIL-216, 216, boulevard Raspail.
Tessa.
SPLENDIDE, 3, rue La Rochelle.
L'homme que j'ai tué, Passionné.
Belle de nuit.
TH. MONTROUGE, 70, av. d'Orléans.
UNIVERS, 42, rue d'Alésia.

15^e

■ CASINO GRENNELLE, 86, a. E.-Zola.
CINE CAMBRONNE, 100, r. Lecourbe.
CINE FALQUIERE, 12, r. A.-Moisant.
CONVENTION, 29, rue Alain-Chartier.
Incognito.
FOLIES-JAVEL, 109 bis, r. St-Charles.
Pour un sou d'amour. Pullmann 12.
GILBERT, 115, rue de Vaugirard.
GRENNELLE-PATHE, 122, r. du Théâtre
Celle qu'on accuse. Sérénade à trois.
GRENNELLE-PALACE-AUBERT, a. E.-Z.
Belle de nuit.
LECOURBE-PATHE, 115, r. Lecourbe.
Miquette et sa mère.
MAGIQUE, 204-206, r. la Convention.
Miquette et sa mère.
NOUVEAU THEATRE, 273, r. Vaugir.
PALAIS-CROIX-NIVERT, 55, r. O.-Niv.
ST-CHARLES-PATHE, 72, r. St-Charles.
Miquette et sa mère.

SPLENDIDE-CINEMA, av. M.-Picquet.
■ VARIETES-CINEMA, 17, r. C.-Nivert
Ah ! quelle gare. Toi que j'adore.

16^e

ALEXANDRA, 12, rue Czernoviz.
AUTEUIL-BON-CINEMA, 40, r. Fontain.
■ GRAND-ROYAL, 83, av. Gde-Armée.
Un rêve blond, Jack le bandit.
EXELMANS-CINEMA, 14, bd Exelmans.
Belle de nuit, Les 2 canards.
MOZART-PATHE, 51, rue d'Auteuil.
Voilà Montmartre.
PALLADIUM, 83, r. Chard.-Lagache.
Porte St-CLOUD-PALACE, 17, r. Gudin.
Petit officier... Adieu,
Le chant du Nil.
REGENT, 22, rue de Passy.
THEATRE RANELACH, 5, r. Vignes.
VICTOR-HUGO-PATHE, 65, St-Didier.
L'homme invisible.

17^e

BATICNOLLES-CINEMA, 59, Condam.
La Femme idéale, Mon chapeau.
CHANTECLER, 76, avenue de Clichy.
CLICHY-LEGENDE, 128, r. Legendre.
CLICHY-PALACE, 49, av. Clichy.
GOURCELLES, 118, r. de Courcelles.
Puissance.
DEMOURS, 7, rue Demours.
Ce cochon de Morin, Le m. garçon.
EMPIRE, 41, avenue Wagram.
La Reine Christine.
GLORIA-PALACE, 106, av. de Clichy.
LE CARDINET, 112 bis, r Cardinet
LUTETIA-PATHE, 31, av. de Wagram.
Voilà Montmartre, Fanatisme.
MAILLOT, 74, av. Grande-Armée.
Maurin des Maures.
PRINTANIA, 32, rue Brochant.
ROYAL-MONCEAU, 40, rue de Lévis.
O ROYAL-PATHE, 37, av. de Wagram.
Le Simoun.
STUDIO DE L'ETOILE, 14, r. Troyon.
Symphonie inachevée.
STUDIO des ACACIAS, 45 b. r. Acacias
Rêve à deux, Virginité.
THEATRE des TERNES, 5, av. Ternes.
Casanova, Les 2 canards.
VILLIERS-CINEMA, 21, rue Legendre.
Lady lou. Chanteuse de cabaret.

18^e

O AGORA, 64, boulevard de Clichy.
BARBES-PALACE, 34, bd Barbès.
Chanteuse de cabaret.
CAPITOLE, 6, rue de la Chapelle.
Chanteuse de cabaret.
CIGALE, 120, boulevard Rochechouart.
Chanteuse de cabaret.
CAUMONT-PALACE, place Clichy.
Le Voyage de M. Perrichon.
MARCADÉ-PALACE, 110, r. Marcadet.
Incognito.
METROPOLE, 86, av. de Saint-Ouen.
Chanteuse de cabaret.
MONCEY, 4, rue Pierre-Ginier.
MONTCALM, 124, rue Ordener.
Etrange mission du Nordland 396.
MOULIN-ROUGE.
Le train de 8 h. 47.
MYRHA-CINEMA, 36, rue Myrha.
Le Bagnard.
NOUVEAU-CINEMA, 124, rue Ordener.
ORDENER, 77, rue de la Chapelle.
L'amour qu'il faut aux femmes.
■ ORNANO-PALACE, 34, bd Ornano.
La Femme idéale.
ORNANO, 43, bd Ornano.
PALAIS-ROCHECHOUART, 56, bd Roch.
Incognito.
PETIT CINEMA, 124, av. de St-Ouen.
SELECT, 8, avenue de Clichy.
Voilà Montmartre.
STEPHENSON, 18, rue Stéphenson.
■ STUDIO FOURMI, 120, bd Rochech.
STUDIO 28, 10, r. Tholozé. Marc. 36-07.
Dollars et whisky.

19^e

AMERIC, 14, avenue Jean-Jaurès.
J'étais une espionne.
BELLEVILLE-PALACE, 25, r. Belleville
Miquette et sa mère.
FLANDRE-PALACE, 29, r. de Flandre.
■ FLOREAL, 13, rue de Belleville.

OLYMPIC, 136, av. Jean-Jaurès.
La prison en folie, Au pays du soleil.
PALACE-SECRETAN, 1, av. Secrétan.
RENAISSANCE-CINEMA, 12 av. J.-Jaur.
RIALTO, 7, rue de Flandre.
■ SECRETAN-PALACE, 55, r. de Meaux

20^e

ALCAZAR, 6, rue du Jourdain.
AVRON-PALACE, 7, rue d'Avron.
BAGNOLET-PATHE, 5, r. de Bagnolet.
■ COCORICO, 128, bd de Belleville.
Belle de nuit.
DAVOUT-PALACE, 73, bd Davout.
FAMILY-CINE, 81, rue d'Avron.
J'étais une espionne.

FEERIQUE, 146, r. de Belleville.
Le mari garçon.

FLORIDA, 373, rue des Pyrénées.
GAMBETTA-ETOILE, 105, av. Gambetta
Celle qu'on accuse. Sérén. à trois.
CAVROCHE, 118, bd de Belleville.
LUNA-CINEMA, 9, cours de Vincennes.
■ MENIL-PALACE, 3, r. Ménilmontant.
Dans les rues.
PARADIS, 44, rue de Belleville.
■ PYRENES-PALACE, 272, r. Pyrén.
PELLEPORT, 129, avenue Gambetta.
PHENIX-CINE, 28, r. de Ménilmontant.
STELLA-PALACE, 11, rue des Pyrénées
ZENITH, 17, rue Malte-Brun.

LISTE DES ÉTABLISSEMENTS

acceptant nos billets à tarif réduit
(Voir page 15 le bon à découper et les conditions d'admission)

Les établissements de Paris acceptant nos billets sont dans le programme précédés du signe ■

BANLIEUE

AUBERVILLIERS. — Family-Palace.
BOURG-LA-REINE. — Régina-Cinéma.
BOIS-COLOMBES. — Excelsior-Cinéma.
CHARENTON. — Eden-Cinéma.
CHOISY-LE-ROI. — Splendide-Cinéma-
Théâtre.
ENGHEN. — Enghien-Cinéma.
FONTENAY-SOUS-BOIS. — Palais des
Fêtes.
LES LILAS. — Magic-Cinéma.
MALAKOFF. — Malakoff-Palace.
MONTREUIL-SOUS-BOIS. — Alham-
bra-Palace.
PANTIN. — Pantin-Palace.
SAINT-DENIS. — Pathé.
SAINT-CRATIEN. — Sélect-Cinéma.
SAINT-OUEN. — Alhambra.
VILLENEUVE-SAINT-GEORGES. — Ex-
celsior-Cinéma.
VINCENNES. — Eden. — Printania-
Sonore.

DÉPARTEMENTS

AGEN. — Royal-Cinéma.
ANNECY. — Splendid-Cinéma. — Pa-
lace-Cinéma.
ANTIBES. — Casino d'Antibes.
ARRAS. — Ciné-Palace. — Kursaal.
BAYONNE. — La Féria.
BELFORT. — Cinéma-Brasserie Geor-
ges.
BESANCON. — Central-Cinéma.
BORDEAUX. — Variétés-Cinéma. —
Cinéma des Capucines. — Olympia.
BAR-LE-DUC. — Eden-Cinéma.
BOULOGNE-S.-MER. — Omnia-Pathé.
BOURG-EN-BRESSE. — Eden-Cinéma.
BREST. — Cinéma Saint-Martin. —
Théâtre Omnia. — Tivoli-Palace.
CADILLAC (Gironde). — Eldorado.
CAEN. — Cinéma Trianon. — Cinéma
Eden.
CAHORS. — Palais des Fêtes.
CANNES. — Cinéma Olympia. — Star-
Cinéma Mondain. — Majestic. — Li-
do-Cinéma. — Majestic-Plein Air. —
Riviéra.
CHALONS-SUR-MARNE. — Casino.
CHARLEVILLE. — Cinéma-Omnia.
CHARLIEU (Loire). — Familia-Cinéma.
CHATEAUX-ROUX. — Cinéma-Alhambra.
CHERBOURG. — Théâtre Omnia. —
Eldorado.
CLERMONT-FERRAND. — Ciné-Gergo-
via.
DENAIN. — Cinéma Villard.
DIJON. — Grande Taverne.
GANGES. — Eden-Cinéma.
GRASSE. — Casino Municip. de Grasse.
GRENOBLE. — Cinéma-Palace. — Sé-
lect-Cinéma. — Royal-Pathé. — Mo-
dern-Cinéma.
HAUTMONT. — Kursaal-Palace. — Ca-
sino-Théâtre-Cinéma.
JOIGNY. — Artistic-Cinéma.
LAON. — Kursaal-Cinéma.
LILLE. — Caméo. — Pathé-Wazennes.
— Omnia-Pathé.
LORIENT. — Sélect. — Royal. — Om-
nia.

LYON. — Cinéma Variétés. — Cinéma
Grolée. — Empire-Cinéma. — Ciné-
ma Terreaux. — Cinéma Régina. —
Royal-Aubert-Palace. — Artistic-Ci-
néma. — Eden. — Odéon. — Athé-
née. — Idéal-Cinéma. — Tivoli. —
Lumina. — Bellecour.
MAGON. — Salle Marivaux.
MARSEILLE. — Eden-Cinéma. — El-
dorado. — Olympia.
MILLAU. — Grand Ciné Pailhous.
MONTEREAU. — Majestic (vendredi,
samedi, dimanche).
MONTPELLIER. — Trianon-Cinéma. —
Cinéma-Pathé. — Royal Athénée. —
Le Capitole.
NANTES. — Cinéma Jeanne-d'Arc. —
Cinéma Katorza. — Royal-Ciné.
Théâtre Apollo. — Majestic-Cinéma.
NANCY. — Olympia.
NICE. — Idéal. — Olympia-Cinéma. —
Eldorado-Cinéma.
NIMES. — Eldorado.
OYONNAX. — Casino-Théâtre.
PERIGUEUX. — Cinéma-Palace.
POITIERS. — Ciné Castille.
PONTOISE. — Excelsior-Palace.
PORTETS (Gironde). — Radius-Cinéma.
REIMS. — Eden-Cinéma.
ROANNE. — Salle Marivaux.
ROCHEFORT. — Apollo-Palace. —
Alhambra-Théâtre.
RUEIL. — Le Vignal.
SAINT-CHAMOND. — Variétés Cinéma.
SAINT-ETIENNE. — Fémina-Cinéma.
— Royal-Cinéma. — Family-Théâtre.
SETE. — Trianon.
STRASBOURG. — U. T. La Bonbonniè-
re de Strasbourg. — Cinéma Olym-
pia. — Grand Cinéma des Arcades.
TAIN (Dôme). — Royal-Cinéma (samedi
et dimanche soir).
TOULOUSE. — Gaumont-Palace. — Tri-
gnon.
TOURCOING. — Splendid.
TROYES. — Royal-Croncels (jeudi).
VALLAURIS. — Eden-Casino.
VIRE. — Sélect-Cinéma.

ALGÉRIE ET COLONIES

ALGER. — Splendid. — Olympia. —
Trianon-Palace.
CASABLANCA. — Eden.
TUNIS. — Cinéma-Modern. — Cinéma
Goulette.

ÉTRANGER

ANVERS. — Théâtre Pathé. — Cinéma
Eden.
BRUXELLES. — Trianon-Aubert-Palace.
— La Cigale. — Eden-Ciné. — Ciné-
ma des Princes. — Majestic-Cinéma.
BUCAREST. — Boulevard-Palace. —
Classic. — Fascati. — Cinéma Théa-
tral. — Orasulul T.-Séverin.
CONSTANTINOPLÉ. — Alhambra Ci-
né-Opéra. — Ciné Moderne.
GENÈVE. — Apollo-Théâtre. — Caméo.
— Cinéma-Palace. — Ciné-Etoile.
NAPLES. — Cinéma Santa-Lucia.
NEUFCHATEL. — Cinéma-Palace.

CINÉ MAGAZINE

24 MAI 1934

1fr 50

TOUS LES JEUDIS



Kate de Nagy
la belle vedette U.F.A.
dans "La jeune fille d'une nuit"